



ACTU 02
LE SONIC
Gardons espoir



MUNICIPALES 04-07
CUCHERAT / KÉPÉNÉKIAN
Parlons culture



LITTÉRATURE 12-13
LE CLOS JOUVE
Lisons engagé

LE PETIT BULLETIN

WEST COUSSIN!



À LA UNE VIENS PASSER L'ÉTÉ AU BAC À SABLE

ÉDITO

PAR SÉBASTIEN BROQUET

On ne comprend plus trop. Ce manque de cohérence persistant. Ce bordel autour de la Fête de la Musique interdite mais permise mais on sait pas vraiment. Le pourquoi du comment qui nous permet de nous entasser dans un TGV, mais pas dans une salle de concert. Pourquoi l'on peut se coltiner les uns aux autres dans un centre commercial bondé un samedi après-midi, et ne pas aller danser au Sucré, au Petit Salé ? Non, vraiment : quelle logique ? Être prudents, oui, on avait bien capté : on ne rigole pas avec une crise sanitaire

pareille. Surtout quand les derniers gouvernements ont organisé collectivement l'incurie de l'hôpital public, au grand dam des soignants, surtout quand on a été incapables de fournir masques, tests et autres places en réanimation. On comprenait, très bien même, l'intérêt à rester prudent. Puis on a déconfiné, mais on n'a pas compris les étapes. Surtout côté culture, c'est devenu un cliché de le dire, mais pour ceux qui en vivent, c'est très jaune que l'on en rit. Et là, donc, ça déconfiner partout, mais l'on continue d'imposer aux salles de concerts et aux clubs des règles qui

n'existent plus nulle part ailleurs : si dans quelques jours l'on s'entasse à 5000 dans la tribune d'un stade où il y a peu de chances que l'on ne s'enlasse pas au prochain but de Cornet (non, on rigole), pourquoi ne pas pratiquer l'égalité et laisser les concerts reprendre ? Et mettre fin à l'injustice enfonçant encore un peu plus ces lieux qui respectent les règles au risque de leur survie ? De la cohérence, que diable. Ou alors, dites-nous pourquoi seules la musique et la nuit sont encore ostracisées. Comprendre, toujours.

www.petit-bulletin.fr/lyon

UN FILM DE FRÉDÉRIC CARPENTIER

UGC LYON PART DIEU
PATHÉ LYON - MULTIPLEXE CARRÉ DE SOIE
CGR LYON BRIGNAIS

AVEC SKYROCK

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

Vincent Fournier investit le musée des Ursulines

Jusqu'au 31/01/2021
Musée des Ursulines

MACON • f i t

MACON
L'ÉNERGIE POUR VOS PROJETS

© Julien Dettor



« Voiles sur les gones / Barques sur la Saône... »

SONIC

« LE JOUR OÙ L'ON A LE DROIT, IL Y AURA DIRECT UN CONCERT PROGRAMMÉ »

Cette péniche est l'emblème des nuits rock et underground de Lyon, le lieu d'accueil des artistes exigeants d'une certaine scène indie lors de leurs tournées dans l'hexagone : le Sonic incarne l'indépendance et toutes les difficultés inhérentes quand on choisit cette voie, aujourd'hui démultipliées par les crises sanitaire et économique contre lesquelles les deux patrons, Stéphane Bony et Thierry Vignard, luttent pour faire survivre une autre vision de la culture. État des lieux.

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET

Vous avez réouvert le 2 juin : comment faire en l'absence de concerts ?

Thierry : On ouvre sur une autre activité, sur d'autres horaires : c'est compliqué. En mode bar, le soir, mais sur un emplacement pas du tout adapté pour ça. On rame, dans notre coin.

Stéphane : On a changé 100% de notre modèle économique. Avant, c'était 75% club et 25% concert pour les rentrées d'argent. Là, on est sur... autre chose. Du bar. Terrasse et intérieur en mode dinner. Sans offre de bouffe, pour le moment, mais on travaille pour changer ça : on va le faire nous même, avec les moyens du bord. C'est pas folichon : on a du monde un peu le week-end.

Thierry : On est un peu victime de notre modèle économique, basé sur l'indépendance. Déjà avant c'était chaud, et ça fait longtemps que l'on demande à changer l'emplacement de la péniche, parce qu'ici commercialement parlant, c'est terrifiant. On survit bon gré mal gré du fait de notre activité particulière. Mais le moindre grain de sable... Et là c'est un gros caillou dans la machine, pas un grain de sable : c'est très compliqué.

Quel impact, cette crise de la Covid-19, sur le Sonic ?

Stéphane : On a tout annulé. 36 concerts sur deux mois. Sur juin, on avait arrêté de prendre des programmations de toute façon. Pendant un moment, on avait essayé de reprogrammer des concerts sur juin mais c'était complètement illusoire. Certains tourneurs le voulaient absolument, je voyais bien que ça allait être impossible... J'ai passé mon temps à re-re-reprogrammer ce que l'on avait prévu à l'automne pour avril, mai et juin 2021. Comme tout le monde. On ne sait pas : peut-être que l'on fera quelques concerts à la rentrée, mais les frontières sont fermées et comme on a une programmation internationale avec un groupe lyonnais en première partie...

Où en sont ces tournées internationales ?

Stéphane : L'Amérique du Nord déjà, c'est fermé. Une partie de l'Europe aussi. On a beaucoup de groupes américains, canadiens et anglais chez

nous... C'est fermé. Chaque cas sera différent mais est-ce que les gars vont monter des tournées sachant que certaines frontières peuvent être encore fermées, je n'en suis pas certain.

Quelle est la situation de ces tourneurs et artistes américains ?

Stéphane : Ils sont dans une misère noire. Eux, ils n'ont pas de système d'intermittence du spectacle. Je vois Lydia Lunch qui essaye de vendre ses archives... Ils sont dans une misère noire, ouais, les musiciens américains indépendants.

Thierry : Ils sont plus sur un modèle équivalent au nôtre, au Sonic, donc... On parle tout le temps d'un système plus sécurisé à la française, ça marche avec le fait d'avoir beaucoup de lieux subventionnés, qui amortissent la crise. Par contre, ceux qui sont vraiment indépendants, ça va être très compliqué. Et pour les artistes américains, c'est pareil.

À combien vous évaluez les pertes à ce jour ?

Stéphane : Perte de chiffre d'affaire, 90 000€. C'est du chiffre d'affaire, mais avec les charges annulées, ou reportées, c'est un peu compliqué à chiffrer exactement.

Thierry : On évaluera réellement les dégâts dans six mois, peut-être plus. Car là on est obligé de s'endetter, de prendre un crédit. On était déjà limite, on ne sait pas si on arrivera à passer le cap. On fera le bilan comptable dans un an, de l'année Covid.

Au niveau aides ?

Stéphane : Celles de n'importe quelle entreprise, les 1500€, le chômage partiel pour toute l'équipe sauf nous les deux gérants, les 1000€ de la Métropole. Mais aucune aide spécifique liée à la culture. À part notre subvention annuelle de la Ville de Lyon, qui a été maintenue – il n'y avait pas d'activité, ils auraient pu la suspendre. C'est déjà bien. Mais il y a encore des choses aberrantes dans ce pays : on avait droit normalement à l'aide de la Région de 5000€ pour investissement ou rénovation dans l'année, car on avait fait sortir le bateau de l'eau, mais... on n'a pas le bon code NAF donc on n'y a pas eu droit. Pour tous

les cafés-concerts, c'est pareil : le Disorder à Saint-Étienne qui venait de se monter, est en train de couler apparemment. On a un code NAF de bar, et la Région n'a pas intégré les bars et lieux de nuits dans cette aide, même ceux qui avaient une activité culturelle, considérant que ce n'est pas leur activité principale.

« Si ça ne repart pas en septembre, le Sonic c'est fini »

Thierry : C'est le problème du système français, dès qu'on n'est pas dans les cases subventions, CNV, etc, on ne fait pas de culture. On a le même problème avec la SACEM qui nous ponctionne à mort sans jamais de retour, car on est considéré comme ayant une activité commerciale et non culturelle. Parce que notre structure économique est basée sur notre indépendance. On pensait avoir un modèle d'avenir, il faudra encore attendre un peu que le modèle 100% subvention se casse la gueule... Je pense que notre modèle est plus sain, pourtant.

Quel dialogue avec les collectivités ?

Stéphane : On a eu des échanges avec la Ville de Lyon au tout début, et puis à nouveau ces derniers jours. On discute d'une aide possible aux lieux comme nous qui ne rentrent pas dans les cases et qui ont besoin de ça pour tenir. Ce sont juste des discussions pour l'instant.

Le Sonic est-il en danger ?

Thierry : On ne sait pas. On a encore une autre échéance : il faudra refaire le fond de la coque dans cinq ans, on l'a appris en janvier dernier. On se demandait déjà si ça allait représenter la fin du Sonic car il va falloir sortir beaucoup d'argent. Là, la crise accentue encore notre situation... Si ça ne repart pas en septembre, le Sonic c'est fini. Et il faudrait que ça reparte plus fort qu'avant ! Sachant qu'on était bien au taquet sur la fréquentation, on est complet sur chaque soirée, les concerts fonctionnent aussi. Il reste ce problème d'amplitude horaire, on ne travaille que de 1h à 4h sur les soirées, et sur les concerts de 21h à minuit. Du fait de cet empla-

cement qui n'est économiquement pas viable, on réussit à faire venir les gens uniquement sur de l'événementiel, il nous manque le côté bar de quartier qui pourrait équilibrer les comptes, ça fait des années que l'on essaye d'avancer là-dessus mais ça ne vient pas. Il faudrait tout ça pour passer le cap.

Comment avez-vous vécu les différentes annonces du ministère de la Culture ?

Stéphane : J'ai l'impression qu'il y avait un ministre de la Culture qui disait ce qui lui passait par la tête. Ça avait un peu l'air d'être en décalage avec la réalité sur le terrain. Je n'écouterais même plus ce qu'il disait, voilà. Faire un concert avec un musicien sur scène et cinquante personnes, en plein Covid, où il y avait je ne sais combien de morts par jour ? Il raconte quoi lui ? Il vit pas dans le même pays que nous ou quoi ? Et là, c'est le flou. Macron n'a pas parlé de culture dimanche soir, on ne sait pas comment il déconfiner. On n'a pas d'infos.

La rentrée en septembre ?

Stéphane : Je ne sais pas quand est la rentrée. Tous les concerts de septembre et d'octobre sont reportés.

Thierry : Par contre, dès qu'on a le droit de faire des concerts, on compte sur le soutien de la scène lyonnaise pour venir jouer abondamment. On fera appel à eux. Que les gens puissent se faire plaisir à venir voir des concerts tout de suite, que ces groupes puissent jouer puisqu'ils ne pourront plus faire les premières parties qu'habituellement on leur propose. Et que ça génère de l'activité pour nous.

Stéphane : Honnêtement, sur 2020, quasi toutes les tournées sont repoussées. Il reste quelques groupes où j'ai une option pour l'automne et une autre pour avril 2021... Ça fait un mois que je ne reçois même plus de mails de tourneurs ! J'ai peur qu'il y ait un gros embouteillage en avril et mai l'an prochain, par contre. Mais le jour où on aura le droit de faire un concert pour de bon, il y aura direct un concert programmé !

URBANISME TRANSITOIRE

LA FRICHE DE L'ÉTÉ

À Oullins, une friche culturelle ouvre quand les théâtres restent pour la plupart fermés. L'Ineffable Théâtre accueille spectacles et performances dès maintenant, en petite jauge, dans les locaux emplies de vie et d'activités passées du technicentre de la SNCF.

PAR NADJA POBEL

À deux pas (deux minutes à pied en traversant la rivière de l'Yzeron) de la gare d'Oullins et pas même un quart d'heure de bus depuis Bellecour (C10 arrêt Pont d'Oullins ou 15, arrêt de la gare), le metteur en scène Benjamin Forel a déniché des locaux étonnants pour son nouveau "bac à sable" ouvert à tous les arts ayant trait au corps.

Après avoir investi des lieux ouverts (friche RVI, site antique de Fourvière, Vélodrome de la Tête d'Or...), il s'attache désormais à trouver des endroits couverts sur une durée plus longue (quelques semaines auparavant, plusieurs mois désormais) afin de ne pas dépendre de la météo.

« La crise que nous venons de traverser est très paradoxale car le Covid a suscité une grande inquiétude, mais ça a aussi complètement justifié d'investir ce lieu avec des formes artistiques mouvantes »

Après la Confluence l'an dernier, le voilà désormais dans l'ancien technicentre industriel SNCF d'Oullins grâce au « vrai soutien » de la régie immobilière des chemins de fer français. Le lieu devait être inauguré en mai pour six mois. Les portes sont finalement ouvertes depuis le 15 juin, jusqu'en mars 2021.

Pour respecter les normes sanitaires, les propositions artistiques ont été revues et transformées pour accueillir



Circuit court, plancha à 5€ et verre de bourgogne aligoté à 2,5€ !

de petites jauges et parfois même se sont inventées avec les reliques de cet endroit atypique comme Je t'aime, je te veux que fera le performer Stan Briche en conviant un spectateur derrière une machine ophtalmologique durant une heure. Aucun des cinq rendez-vous ne ressemblera à l'autre.

AVEC TA PELLE ET TON SEAU

Car l'accueil de ce Bac à Sable et le bar se logent dans le cabinet médical du technicentre, d'où le fait que les nouveaux entrants y aient trouvé des outils étranges comme celui-ci. Définitivement désinvesti en janvier dernier par les agents SNCF, des espaces ont été abandonnés il y a bien plus longtemps comme en témoigne

la salle de télé avec son vieil écran cathodique lourd et bombé. La bibliothèque contiguë, encore peuplée de livres, sera peut-être prochainement aussi à disposition de la compagnie qui a déposé ici et là son mobilier (de larges canapés pour accueillir le public ou un tapis de danse à l'étage où cinq artistes pourront travailler). « La crise que nous venons de traverser est très paradoxale car le Covid a suscité une grande inquiétude, mais ça a aussi complètement justifié d'investir ce lieu avec des formes artistiques mouvantes » confie Benjamin Forel lors de la visite. Depuis douze ans, cet acteur mène la troupe de la Troupe du Levant devenue en 2015 l'Ineffable Théâtre (voir ci-dessous).

Des soirées électro (avec DJ Sex Citron entre autres) devraient être bientôt au programme quand les mesures de déconfinement seront encore plus souples. Le lieu semble fait pour ça. À la rentrée de septembre, des compagnies viendront répéter, proposer des ateliers (maquillage, danse...) comme cela aurait dû déjà se faire s'il n'y avait pas eu cet arrêt brutal d'activité.

« Un enfant n'arrive pas avec son château tout prêt entre les mains lorsqu'il se rend au bac à sable, explique Benjamin Forel, il le construit avec ce dont il dispose ». Voilà pourquoi son projet porte ce nom où qu'il s'installe. Lesté d'une petite aide annuelle de la

ville de Lyon (3000€), de 5000€ d'aide exceptionnelle venue en cours de crise de l'association Rhône Développement Initiative et, avec un loyer de 500€ par an, la compagnie invente son modèle économique où tous les bénéfices du bar et des entrées seront redistribués également entre tous ceux qui ont œuvré au commencement de cette nouvelle aventure.

THEATER AM YZERON

Dans les semaines à venir, des artistes, souvent parisiens, viendront faire part de leurs recherches. Le danseur Sylvain Riéjou, dont la résidence au Carré du Temple a sauté avec le Covid, viendra ici travailler et présenter en juillet *Je rentre dans le droit chemin* (qui comme tu le sais n'existe pas et par ailleurs n'est pas droit) avant de revenir aux Subs cet automne. Kostia Chaix, formé au CNSMD, présentera une performance dinatoire en conviant neuf personnes réparties à trois tables pour un moment de danse ; Alice Martin, plasticienne, viendra elle avec ses œuvres dans son sac à dos qu'elle débarrera devant le public (*Macchabée* et *Intestins*).

Pendant que Benjamin Forel égrène ce début de programmation, un chat passe au loin et les machine-outils nous observent : « la plupart sont de marques italiennes et les Italiens devaient venir les chercher mais leurs camions ont été bloqués à la frontière. Ici, les effets du Covid ont commencé à se ressentir dès février » dit Benjamin Forel qui a trouvé à Oullins un coin de Berlin. Ce qui n'est pas peu dire.

▼ BAC À SABLE

42 rue Gabriel Péri, La Mulatière, Oullins
T. 07 82 13 21 73
Renseignements et réservation (obligatoire)
<https://bacasable-lyon.fr>

PORTRAIT

FOREL FORE SON THÉÂTRE

PAR NADJA POBEL

À 34 ans, Benjamin Forel a déjà soulevé quelques montagnes pour que le théâtre existe hors les murs. Cet art de l'éphémère, il l'a appris en option théâtre au lycée Charlie Chaplin de Décines où il passe un bac S et c'est le metteur en scène Sarkis Tcheumlekdjian qui est aux manettes les mercredis après-midi. Inscrit en fac de bio, sur le chemin de la Doua, il s'arrête souvent à Charpenne où est installé la compagnie Premier acte du metteur en scène du bel *Andorra*, au point qu'il deviendra son assisant durant cinq années.

En 2008, Benjamin Forel crée sa compagnie, la Troupe du Levant dont certains font encore route avec lui. Il a bien joué aux Marronniers, aux Clochards, mais, fêru de Mnouchkine et son Théâtre du Soleil, il veut du monde sur le plateau et pouvoir aussi imaginer le bar, la façon d'accueillir le public. La solution est donc d'inventer son lieu.



The skai is the limit

Ce sera la Friche RVI pour *La Fille du Général* d'après Ibsen en 2009, puis *Les Sonnets* de Shakespeare dans un Hôtel Dieu fermé mais pas encore en travaux. Lorgnant de moins en moins vers les mots et de plus en plus vers les corps, sa compagnie change de nom en 2015 et devient l'Ineffable Théâtre, s'égare avec *Ceux qui marchent à l'ombre des canons* au Théâtre Antique de Fourvière en septembre 2015. Il passe par le Vélodrome de la Tête d'Or, les Usine Tase en 2013, un hangar désindustrialisé de l'avenue Lacassagne.

Benjamin Forel invente, cherche dans toutes ces créations où il ne joue pas. Il voulait ouvrir ce Bac à Sable oullinois avec sa grande troupe. Le Covid interdit tout rassemblement, il endosse le collectif dans un solo de 50 minutes pour lequel il monte pour la première fois sur scène, *Bis repetita placent* (« les choses répétées plaisent » en latin selon le vers d'Horace). Nu, il ose un pari maladroit et trop collé à ses références – dont Jan Fabre qui incontestablement transparait ici – mais un pari hardi et sans fard.

PROGRAMME DES PROCHAINS JOURS

25, 26 et 27 juin : Angèle Peyrade, *Parlez-moi d'amour* (performance pour 5 spectateurs)

1^{er} juillet : Kostia Chaix, performance dinatoire

3 juillet : Stan Briche, *Lesbos*

4 juillet : Stan Briche, *Je t'aime je te veux* (sur rdv pour spectateur unique) + La Duchiasse & Loulou de Cacharel (drag queen)

20 juillet : Sylvain Riéjou, *Je rentre dans le droit chemin* (qui comme tu le sais n'existe pas et qui par ailleurs n'est pas droit), one man show vidéo chorégraphique

23 et 24 juillet : Alice Martins, avec la Galerie Cuissard + *Intestins* de Stéphanie Cazaentre et *Macchabée* de Magda Kachouche

« ON PRÉLÈVERA 4% DES SUBVENTIONS ACCORDEES AUX INSTITUTIONS POUR LES REDISTRIBUER AUX PETITES STRUCTURES »

Yann Cucherat, l'actuel adjoint aux Sports et aux Grands Événements nous détaille le programme culturel qu'il mettrait en application pour les six années à venir s'il était élu maire. Arrivé en troisième position avec 14,92 % des voix au premier tour, le candidat s'est depuis vu retirer l'étiquette LREM pour cause d'alliance avec Les Républicains d'Étienne Blanc, négociée par son mentor Gérard Collomb.

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET

Qui sera votre adjoint ou adjointe à la Culture si vous êtes élu ?

Yann Cucherat : Ce n'est pas acté. On a un programme commun à partager, à diffuser aux Lyonnais et aux Lyonnaises, nous n'en sommes pas à réfléchir à qui sera dans l'exécutif, qui portera telle ou telle délégation. C'est important pour nous de ne pas distribuer les postes maintenant et d'être rassemblés autour d'un projet. Dans toutes les discussions que nous avons eues, on n'a jamais parlé de poste – mais uniquement de l'intérêt à porter ce projet ambitieux, en lien avec le contexte que l'on connaît actuellement.

« Depuis trois ans que je la porte, j'ai essayé de renouer avec le lumignon originel, pour que justement elle garde son rayonnement international qui fait sens »

UN PLAN D'URGENCE À 5M€

Ce secteur connaissait déjà des difficultés de manière structurelle, beaucoup aujourd'hui sont en danger et pas n'importe qui, puisque l'on parle aussi de la Maison de la Danse ou de Arty Farty. Est-ce qu'un plan d'action a déjà été préparé par vos équipes et vous-même pour répondre à cette situation d'urgence ?

On a évidemment réfléchi à un plan d'action pour la culture, et plus généralement pour le monde économique et associatif. L'un des objectifs est de ne laisser personne sur le bord de la route après cette crise sanitaire qui est en train de se transformer en une crise économique majeure. Pour l'instant, on la touche à peine du doigt, elle va s'accroître progressivement. C'est le socle de notre programme : essayer d'accompagner les Lyonnais et les Lyonnaises qui sont le plus en difficulté.

Nous avons envisagé deux choses à l'échelle de la Ville de Lyon : d'abord débloquer 5M€ pour accompagner les compagnies et les structures les plus en difficulté. Toutes ces structures, comme Arty Farty que vous avez cité, qu'elles soient indépendantes ou pas, petites ou grandes, embauchent des gens et créent la dynamique de notre territoire. Il est essentiel de les préserver. Car s'il y a bien un secteur impacté, c'est celui de la culture. On débloquent en urgence ces 5M€, budget qui nous semble réaliste – nous ne sommes pas dans un concours de chiffre. S'il fallait un peu plus on trouverait des solutions, s'il fallait un peu moins on s'adapterait aussi.

La deuxième chose que l'on envisage, c'est ce que j'ai fait quand j'étais adjoint aux Sports : j'avais enlevé une partie des subventions aux plus grands clubs pour les redistribuer aux plus petites structures. C'est ce que l'on envisage de faire avec les grandes institutions culturelles qui sont accompagnées – non pas trop, car si elles le sont à cette hauteur-là, c'est qu'il y a des besoins réels et qu'elles font le rayonnement de la ville et son intérêt culturel. Mais on leur prélèvera 4% des subventions qui leur sont accordées pour les redistribuer à de plus petites structures sous la forme d'appels à projets. L'objectif est de permettre à des structures lyonnaises de se produire sur des scènes locales : avec ces 4% que l'on pourrait retirer sur les grandes institutions qui sont moins en difficulté que les plus petites, on pourrait recréer unedynamique positive pour nos structures locales. On mettrait en place un jury pour cet appel à projets, pour que ce soit clair et efficace, avec l'adjoint à la Culture et les adjoints d'arrondissement, mais il y aurait aussi des gens de la DRAC, et on pourrait imaginer qu'un journaliste ou d'autres institutions qui ont pignon sur rue puissent participer à ce jury pour trouver les compagnies à mettre en lumière.

4% pour l'année 2021 ou bien chaque année pendant la durée du mandat ?

On partirait sur la durée du mandat. Ce n'est pas une aide ponctuelle, c'est quelque chose que l'on veut installer dans le temps. Ce qui ne veut pas dire que ces grandes institutions ne pourraient pas voir aussi leur budget évoluer en fonction soit des contraintes, soit des besoins. L'idée n'est pas d'opposer. Mais de trouver des compléments intelligents entre tout ce qui fait culture. Que tout le monde y ait accès : que l'on ne soit pas obligé d'aller à l'Opéra, à l'Auditorium ou aux Célestins pour être sensibilisé à la chose culturelle. Que l'on puisse avoir avec d'autres structures une approche différente.

Au premier tour, vous aviez annoncé une sanctuarisation du budget actuel de la culture : est-ce toujours d'actualité malgré la crise économique ?

Oui, je confirme. Sanctuarisation du budget. Plus 5M€. Pour différentes raisons : la première, c'est qu'on a la chance d'avoir une ville plutôt bien gérée. Avec une capacité d'investissement aujourd'hui conséquente, à peu près un milliard d'euros sur le prochain mandat. Ce qui n'est pas rien, sans augmenter les impôts. On va jouer sur la bonne santé financière de la Ville pour pouvoir accompagner cette crise et notamment ceux qui en ont le plus besoin. Il est évident que si la crise sanitaire venait à se prolonger trop longtemps, il faudrait réinventer les choses. Gouverner, c'est

s'adapter. Notre rôle premier est de protéger les Lyonnais et les Lyonnaises dans toutes les dimensions, à tous les moments de leur vie, et le pan culturel qui est un axe majeur de notre ville, de son dynamisme mais aussi de son rayonnement, doit aussi l'être.

Puisque l'on parle de rayonnement...

Un sujet s'est invité dans la campagne dès le premier tour : la Fête des Lumières.

Faut-il la remodeler ? Second sujet, lié : vous désiriez aller encore plus loin en créant une Maison de la Lumière pérenne, dans un lieu qui pourrait être le Palais Saint-Jean, le bâtiment de La Poste place Antonin Poncet ou encore un ancien entrepôt TCL...

Ce sont deux questions différentes. Il y a tout d'abord cette Fête des Lumières qui n'est pas simplement une mise en lumière de la ville pendant quatre jours. Il faut bien avoir en tête son esprit originel, qui est la fin d'une pandémie, un remerciement spontané des Lyonnais et des Lyonnaises qui ont allumé des bougies dans une grande solidarité. Depuis trois ans que je la porte, j'ai essayé de renouer avec le lumignon originel, pour que justement elle garde son rayonnement international qui fait sens et je vais expliquer pourquoi. Mais qu'elle reste aussi proche des habitants : c'est pour ça que l'an dernier Rivière de Lumières, sur la Saône, était une œuvre que j'ai portée à bout de bras, qui a été très difficile à mettre en place ; il y avait quelque chose de très doux, poétique, simple. On était dans la sobriété. C'est essentiel que la Fête des Lumières garde cette identité en lien avec le lumignon.

Au-delà de ça, dans un contexte difficile, la Fête des Lumières fait travailler des artistes de tous bords, des techniciens. On dépasse le milieu culturel en travaillant aussi avec des vanniers. Des designers, des urbanistes. Toute l'année, elle crée des ponts avec le monde entier. Et ça pour moi c'est important parce que Lyon, c'est une ville de tradition humaniste, ouverte sur le monde. Elle a toujours été accueillante, pris soin de ceux qui la font vivre au quotidien, mais si elle n'a pas son ouverture sur le monde elle va perdre ça... La Fête des Lumières pendant toute l'année est un vecteur incroyable de lien avec les plus grandes villes du monde et c'est très important de le dire : si pendant cette crise sanitaire on a réussi plus rapidement que d'autres à aller chercher des masques, avec la Chine ou le Japon, c'est parce qu'on a des ponts forts avec certaines villes avec qui on a tissé des liens grâce à la Fête des Lumières.

Quand on fait des voyages promotionnels dans le monde entier, les gens nous reconnaissent par ce festival qui est le plus grand festival de lumières de la planète. On est copiés et recopiés,

il y a un savoir-faire qui est diffusé à l'international sur l'artistique : ceux qui se produisent à la Fête des Lumières peuvent ensuite se produire dans le monde entier, vendent leurs œuvres aux plus grands festivals – parce qu'ils sont d'abord venus à Lyon. Derrière, on crée ces passerelles économiques et diplomatiques.





UN PAVILLON DE LA LUMIÈRE

Concernant la deuxième partie de ma réponse : nous voulons un lieu dédié à la lumière. Que l'on appellera Pavillon Lumière ou autre, je ne sais pas encore. Qui fait sens avec la politique culturelle et événementielle que je souhaite porter à la Ville de Lyon : un événement ne doit pas uniquement se jouer sur une journée ou un

week-end. Il doit aussi permettre d'avoir une dimension culturelle toute l'année. Pour la Fête des Lumières, c'est la même chose. Après le cinéma, la gastronomie, on a les lumières qui sont un marqueur très fort de notre territoire. Il faut que les gens qui viennent consommer positivement dans notre ville, les touristes, les familles, il faut qu'on leur montre tout ce

savoir-faire lyonnais : la lumière doit avoir un lieu dédié. Où l'on pourrait faire des rétrospectives de la Fête des Lumières, présenter l'édition qui va arriver, qui pourrait raconter l'histoire traditionnelle de cette Fête, être un lieu de recherches et d'innovations avec des artistes qui pourraient croiser leur savoir-faire. On pourrait aussi y associer le Club des Partenaires, un pan important du modèle économique de la Ville de Lyon, où pouvoirs publics et privés se sont toujours accordés pour porter des projets de grande qualité. C'est essentiel et je souhaite le faire sortir de terre sur le prochain mandat, ce lieu totem.

Vous avez parlé de rayonnement, d'attractivité, et de l'importance de lier une politique culturelle à une action à l'année. Quelle est le bon équilibre entre attractivité et action culturelle sur le territoire, voire création d'écosystème ?

On veut un événementiel qui ne soit pas que grand public, pas juste fait pour les flux de masse type Fête des Lumières. Ce n'est pas du tout dans cet esprit-là que l'on conçoit la politique culturelle locale : on veut de l'événementiel toute l'année, mais en lien avec les compagnies, avec les tiers-lieux que l'on souhaite mettre à disposition, pour que les artistes puissent venir jouer dans des lieux différents de ceux où ils jouent traditionnellement.

On veut que la culture s'ouvre à nos habitants qui n'y ont pas forcément accès ou qui n'y vont pas spontanément. C'est pour ça que l'on imagine faire un certain nombre de résidences, dans les écoles, comme nous l'avons évoqué avant le premier tour, et l'on pense aussi aux résidences senior. Cet événementiel que je souhaite n'est pas uniquement axé autour des grands festivals comme Quais du Polar, Lyon BD Festival ou la Biennale de la Danse. Ce sont des marqueurs forts, mais la culture se joue tous les jours, partout. La différence que j'aurais avec mes adversaires politiques du moment : les Lyonnais doivent être acteurs de cette culture-là. Je veux qu'on les initie, qu'ils la touchent du doigt. Je veux favoriser les liens entre ceux qui la pratiquent, ceux qui en ont fait un métier ou une passion, et des gens plus éloignés. On va y travailler avec des tiers-lieux, on en a déjà identifié quelques-uns, pour jouer ou pour des résidences. Mais on va aussi utiliser la rue, avec les nouvelles modes comme les graffs, toute cette culture contemporaine qui peut habiter des lieux de manière éphémère, pour laquelle on va mettre à disposition des friches.

Il est très important aussi que l'on trouve des lieux pour nos structures. Pour des petites compagnies ou autre, il y a des petites salles que l'on pourrait mettre à disposition. La bibliothèque de la Part-Dieu pourrait être réaménagée : on pourrait y trouver un esprit différent, où l'on ne vient pas seulement récupérer des livres et consommer de la lecture, on pourrait aussi venir y découvrir une autre forme artistique, dans ces grands espaces. Ce sera un enjeu majeur après ces élections : aller identifier un certain nombre de lieux qui sont soit existants, soit que l'on pourrait créer dans des opérations urbanistiques, pour avoir plusieurs lieux dédiés à la pratique culturelle.

LES QUAIS FLOTTANTS D'ÉTIENNE BLANC REPRIS

C'est une vision positive des tiers-lieux et de l'urbanisme transitoire, comme annoncé au début de la campagne. Mais vous parlez aussi de création de lieux pérennes, désormais.

On a repris une idée des équipes d'Étienne Blanc, avec les quais flottants. Qui sont pour nous un projet structurant où l'on pourra créer du foncier, qui aura différentes vocations : installer des commerces de proximité sur des coûts que l'on maîtriserait, mettre de l'artisanat

et des créateurs, des associations. Lesquelles pourraient avoir des lieux ouverts aux gens qui viendraient s'y balader, parce que ce seront des lieux de vie. Un des axes majeurs de la politique que je souhaite mener, c'est le lien. En culture, c'est ce qui prime avant tout : le lien que tu noues avec l'Autre, celui qui regarde l'œuvre, la scène. Quel lien tu crées avec le public ? C'est dans mon ADN.

Quels futurs tiers-lieux avez-vous déjà identifiés ?

Juliette De Oliveira (candidate dans le 5^e arrondissement et conseillère culture de Yann Cucherat durant la campagne) : La Robinerterie dans le 8^e arrondissement. Et l'ancien site Tissot, qui serait réhabilité pour faire des résidences d'artistes pérennes. Nous voulons en faire des lieux dédiés à la culture.

Vous avez évoqué au détour d'une réponse la bibliothèque de la Part-Dieu. Quelle est la politique que vous envisagez pour la lecture à Lyon ?

YC : Première chose, on a la chance d'avoir une offre de bibliothèques de qualité à l'échelle de la ville. Dans chaque arrondissement il y a au moins une bibliothèque. On veut retravailler sur les horaires d'ouverture. C'est important, même si on ne diffère pas beaucoup des autres candidats sur ce point. En se calant plutôt sur les horaires des bureaux universitaires, car derrière, on doit pouvoir avoir un lieu où l'on puisse faire des recherches.

La seconde chose, c'est que l'on a un réseau de livre qui est conséquent. Il est très important que l'on puisse avoir un service métropolitain sur lequel l'offre lyonnaise puisse irriguer un certain nombre de villes autour. C'est essentiel. Quand on est la ville-centre, il faut des passerelles qui se créent avec les autres.

Enfin, les bus qui vont dans les quartiers populaires permettent l'accès à la lecture et un accompagnement pédagogique pour les enfants : on envisage de redéployer quelque chose qui a existé à une période, de manière très visible, avec un bus dédié et des gens formés pour aller dans les quartiers populaires où lire n'est pas un réflexe spontané. Avec des ateliers de conteurs, de l'éducation populaire, pas juste une offre de prêt de livres. Quais du Polar, Lyon BD Festival : ils essaient toujours de s'ouvrir à autre chose : c'est ce que l'on doit faire.

Vous voulez créer un nouveau lieu du côté de Ménival, mêlant les pratiques sportives et le cirque ?

Les arts circassiens sont la jonction parfaite entre sport et culture. Je l'ai démontré avec les Lions du Sport : j'ai fait venir un certain nombre de virgules artistiques, il y avait souvent du cirque tellement j'aime cet art-là. L'École du Cirque de Ménival est une école réputée. Des travaux sont en cours pour leur permettre d'avoir un lieu de plus grande qualité, mais ce n'est pas suffisant. Ça m'ennuierait profondément que cette école parte de Lyon. Aux Bâtières, je souhaite créer un équipement innovant où il y aura des espaces sportifs, une salle de boxe, une salle de judo, plusieurs petites salles multi-fonctionnelles pour des pratiques associatives, et des espaces dédiés à la culture et notamment pour l'École du Cirque de Ménival. Je sais pour avoir beaucoup d'amis dans ce milieu ce qu'il faut comme équipement et se produire : de la hauteur sous plafond, quelques structures, quelques tapis pour travailler en toute sécurité. Donc quitte à créer un équipement initialement sportif, il faut y associer la culture par le biais de cette jonction incroyable que sont les arts du cirque. Si je suis élu c'est un des premiers projets que je vais lancer tellement je le trouve séduisant. Il faudra l'affiner avec les acteurs, car je ne fais rien tout seul dans ma politique.

ÉLECTIONS MUNICIPALES 2020

« QUAND ON A UN HÉRITAGE, ON NE LE DILAPIDE PAS »

L'outsider. Ancien adjoint à la Culture de Gérard Collomb, maire durant le passage de ce dernier au ministère de l'Intérieur, Georges Képénékian est le troisième homme, dissident de LREM non accrédité, fâché avec l'ancien édile ami, marchant désormais en tandem avec David Kimelfeld à la Métropole. Arrivé quatrième au premier tour avec 11,98 %, n'ayant noué aucune alliance, il compte sur un sursaut de participation et un retour au centre très lyonnais pour être, en somme, l'arbitre du second tour. Attablé au Café Bellecour en compagnie de Loïc Graber, candidat dans le 7^e arrondissement et son référent culture durant la campagne, l'ancien chirurgien nous décortique son programme culturel.

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET

Avez-vous choisi votre adjoint ou adjointe à la Culture ?

Georges Képénékian : Non. Vraiment, non. Ce n'est pas une bonne manière d'aborder une élection. Se préparer et avoir en tête comme je l'ai fait les cent premiers jours avec les grandes décisions à prendre, oui. Distribuer des postes tant que l'on n'est pas en place, ce n'est pas très bien vis-à-vis des électeurs. Je n'ai pas cette forme d'arrogance. On verra dimanche soir quels messages nous envoient les Lyonnais. Quelle composition sera pressentie pour ce conseil municipal. Quels seront les enjeux. Pour aucun des postes, je n'ai choisi ; et j'aime bien avoir cette liberté jusqu'au 28 juin au soir.

« Il n'y a aucune ambiguïté, vous savez que je suis extrêmement convaincu de l'importance de cette extension, d'un nouveau souffle que l'on doit donner à la place du cinéma dans notre ville, à son histoire : ça fait partie de son identité »

Si vous êtes élu, vous allez arriver au pouvoir face à un secteur culturel que vous connaissez très bien – puisque vous avez été vous-même adjoint à la Culture – et qui connaît une crise sans précédent. Vous avez annoncé un plan d'urgence de 10M€.

GK : J'ai mené un travail que David Kimelfeld m'a commandé sur le déconfinement. On a fait un rapport en deux étapes : la première jusqu'à juin, et une seconde tranche que j'avais bien anticipé, qui couvrirait l'été et surtout l'automne. La question sanitaire reste d'actualité, même si les choses sont en train de se relâcher un peu. Le virus circule mais un peu moins et on peut avoir quelques éléments d'optimisme pour une reprise de vie complète. Mais la crise générée n'est pas que sanitaire, elle est économique : on le mesure. Les acteurs culturels sont impactés, donc il faut les soutenir, au même titre que d'autres entreprises, PME, restaurants ; de toute la vie sociale. Nous avons une crise violente. C'est aussi une crise sociétale : ce confinement a généré des questions nouvelles. Sur l'organisation de notre société, sur la place de la mort dans notre vie.

Je pense qu'un certain nombre d'acteurs culturels, avec qui j'ai pu échanger, se posent des questions. Sylvie Ramond avait fait une magnifique expo qui s'appelait Repartir à zéro. Sur les questions que se sont posées les artistes, les peintres, les plasticiens, après la Seconde guerre mondiale pour se dire : est-ce qu'après ce qui s'est passé, la peinture est la même qu'avant ? Je crois que confusément, cette question est en train de traverser de nouveau.

Bon, et il y a l'économie. On a décidé dans notre programme d'injecter ces 10M€ pour aider et soutenir nos institutions, mais aussi tout le

secteur culturel indépendant : on voit bien que des compagnies qui ne peuvent pas aller à Avignon présenter leur travail de l'année vont être très pénalisées. Nous l'avons imaginé avec Loïc – peux-tu présenter les modes de distribution ?

Loïc Graber : L'idée, c'est d'appuyer le secteur indépendant et le secteur institutionnel. Mais d'abord indépendant, car on voit bien que c'est le plus impacté. Et sans limite, c'est à dire que pour nous ça concerne aussi les médias indépendants, qui sont dans le champ culturel. C'est une richesse pour la ville. Et si demain, ces médias venaient à disparaître, ce serait une perte sèche à la fois en termes d'information, mais aussi de contenu culturel. On va jusque-là dans notre périmètre : c'est pour ça que nous sommes sur un montant conséquent. On veut flécher ces 10M€ sur du fonctionnement mais aussi sur de l'investissement et s'appuyer sur une articulation assez fine entre Ville et Métropole. L'articulation entre ces deux politiques culturelles est au cœur de notre projet.

On utilisera une partie de cette somme pour soutenir l'emploi, qui est durement mis à mal, que ce soit par l'intermédiaire de la Mission Insertion Culture de la Maison Lyon pour l'Emploi, par le soutien au fond pour le théâtre privé – dont la Comédie Odéon fait partie, ou encore l'adhésion au Gip Cafés-Culture, pour lequel j'avais déjà travaillé depuis plusieurs années, mais bon sans le feu vert du maire actuel de Lyon, c'était compliqué d'avancer.

DES FABRIQUES DE CULTURE

Vous avez parlé dans votre programme de "fabriques de culture" pour permettre aux artistes d'avoir de nouveaux lieux pour travailler ?

GK : On entre-là dans le dur du projet. Peut-être un mot avant : vous imaginez bien qu'ici, nous sommes convaincus de la place primordiale de la culture. Et si j'avais eu des doutes, mon travail sur le confinement me l'a confirmé. Il faut refaire société. La culture nous met en rapport au monde, nous permet de vivre des émotions en commun. C'est ce qui fait le lien social. Aujourd'hui, refaire une nouvelle société après le passage de cette terrible épreuve, ça passe par la culture. On vient d'une Histoire. La culture est cette Histoire, l'identité de cette ville, elle l'a profondément impactée depuis des décennies, même des siècles : il faut conforter ceci et le consolider.

Et pour aller plus loin, premièrement : il ne faut plus raisonner à l'échelle de la ville-centre seule. Lyon avec son budget de 120M€ émet une part majeure dans la culture. Mais on doit initier de nouveaux cycles, avec une idée de capillarisation : on a besoin de créer de nouveaux espaces, de nouveaux lieux. Avec de l'interdisciplinarité, vous êtes bien placé pour le savoir – on ne regarde pas une image on l'écoute, on n'écoute pas seulement la musique on regarde l'image qui va avec : on est dans un nouveau monde. Et la danse, la musique, les arts plastiques et numé-

riques se combinent d'une manière nouvelle. Il faut à côté de nos grands piliers créer ces espaces où l'on permettra de faire arriver de nouveaux talents, de nouvelles générations d'artistes, qui voient notre monde différemment. Ce n'est pas abandonner le socle qui existe à Lyon, nos points forts. C'est imaginer de nouveaux lieux de création. Il faudra bien sûr très vite finir les Ateliers de la Danse, qui sont l'un de ces éléments. Mais on veut ouvrir, et on a des idées – à la SERNAM et dans plusieurs autres endroits – pour créer ces lieux où il y aurait plusieurs activités, pas seulement culturelles. Les discussions récentes ont montré que tous les acteurs culturels considèrent qu'ils ont une dimension économique. Et qu'ils participent à l'économie d'une cité : ça fait vivre des milliers de personnes, en direct ou indirectement. C'est bien de considérer que ce travail a aussi son versant de retombées économiques.

LG : Trois lieux sont déjà identifiés. Celui qui peut être mis en place tout de suite, ce sont les Halles Maillet à Gerland, un bâtiment au cœur de la ZAC des Girondins, qui démarre avec Plateau Urbain un projet de reconversion temporaire. En deux ans il va accueillir un certain nombre d'ateliers d'artistes. Le second, c'est le Pavillon des Rives de Saône, aujourd'hui désaffecté, qui pourrait être mis à disposition soit à cet endroit soit sur un autre lieu – mais on a la volonté que ce lieu serve aux artistes. Et le troisième, dans le cadre du grand projet Part-Dieu, c'est la relocalisation des ateliers de l'Adéra. C'est enclenché mais pas abouti, on appuiera avec un gros coup d'accélérateur si nous sommes aux responsabilités.

Ceci s'articule donc avec la politique de tiers-lieux et d'urbanisme transitoire portée par la Métropole et David Kimelfeld dans son programme ?

LG : Exactement.

GK : Cet investissement de 10M€ doit se faire en parfaite synergie avec la Métropole. David Kimelfeld propose dans son programme de doubler le budget culture de la Métropole, de passer de 35 à 70M€. Dans cette manière de penser, non basée sur la ville-centre, c'est bien notre ambition : il faut avoir une politique en adéquation. Je rappelle qu'on a fait Grrrnd Zero à Vaulx-en-Velin, je me suis beaucoup battu pour qu'on le fasse, j'en suis très content. On doit être dans une vision multipolaire aujourd'hui. Les gens de la Métropole viennent à l'Auditorium, au théâtre à Lyon, comme les gens de Lyon vont à des activités dans des villes périphériques. Cette politique culturelle à l'échelle de la Métropole, je veux la porter avec David Kimelfeld, donc des lieux pourront aussi se créer pour permettre cette osmose entre tous les acteurs de notre territoire. Avec cette augmentation budgétaire, une part des projets pourra être portée aussi par la Métropole.

LG : La Halle SERNAM, c'est l'exemple typique d'un projet porté par la Ville et la Métropole. Nous, on amène une dimension culturelle à un

projet métropolitain plutôt porté sur l'alimentation durable. On vient gonfler ce projet-là pour en faire un pôle global dédié au prendre-soin, à la qualité de vie, qu'elle soit dans l'alimentation ou dans le volet culturel. C'est vrai aussi pour la Cité du Cirque à Saint-Genis-Laval qui est un projet métropolitain sur lequel on viendra abonder aussi, parce qu'on a l'occasion d'avoir un vrai lieu dédié au cirque. C'est ce que l'on a engagé depuis quelques mois.





© Yanis Ourabah

GK : On n'est plus pour la concurrence entre les villes. On est plutôt dans l'idée d'essayer de construire ensemble. Ce que l'on a fait pour la lecture publique, l'éducation artistique et les écoles de musique. Ce travail, on l'a initié grâce à Myriam Picot, l'étape suivante c'est vraiment une Métropole qui soit une capitale culturelle, avec Lyon qui avec toute sa force et tout ce qu'elle a investi, viendrait abonder. C'est le cœur du projet que nous portons.

Thierry Frémaux dans *Le Petit Bulletin* il y a quinze jours disait que la Ville de Lyon ne soutenait pas assez le cinéma, pourtant né ici. Qu'il le regrettait et qu'il avait un projet de Cité Internationale du Cinéma. Je voulais vous demander si vous souteniez ce projet, mais David Kimelfeld s'est prononcé en faveur de ce projet la veille de notre entretien...

GK : Je sais très bien pourquoi Thierry, dont je pense que je suis très proche, dit ceci. On a

décidé au moment de sa création que le Festival Lumière serait porté par la Métropole. J'étais à ce déjeuner entre Thierry Frémaux et Gérard Collomb. Gérard a dit, ok on va le faire. Et Thierry lui a répondu que ce qu'il voulait surtout, c'était son musée, l'extension de l'Institut Lumière. Gérard lui a dit : commence par réussir le festival, et on verra. Effectivement, on a remis ça sur le tapis il y a quatre ans, j'ai suivi plusieurs réunions de travail avec l'architecte Renzo Piano, il a bien été dit que ce serait d'abord la Métropole qui porterait ce projet. Ce que veut donc dire Thierry, c'est qu'il pense que la puissance symbolique de la ville est bien plus importante que les appellations administratives. La Ville de Lyon en tant que telle doit porter le message. C'est ce que veut Thierry : la Métropole vue de Pékin ou Abu-Dhabi, personne ne sait ce que c'est. On connaît Lyon. Il veut un engagement plus clair dans la façon de s'impliquer de la Ville dans le Festival Lumière. Il n'y a aucune ambiguïté, vous savez que je suis extrêmement convaincu de l'importance de cette extension, d'un nouveau souffle que l'on doit donner à la place du cinéma dans notre ville, à son histoire : ça fait partie de son identité. C'est vrai, il attend que ce projet soit plus présent dans nos commentaires. Pas une feuille de papier à cigarette entre David Kimelfeld, Frémaux et moi sur ce projet. Il faut le réaliser, ce projet.

AU BUFFET DE LA GARE

La vie nocturne : quelle est votre vision ? Vous avez envisagé la création d'un poste de maire de la nuit ?

GK : Oh vous savez, nous avons mis la création d'un poste de maire de la nuit dans notre programme de 2008... C'était sorti du Livre Blanc qu'on avait fait pour Lyon Devant, cette idée avait émergé, on en avait même nommé un dans le 3^e arrondissement. Vous avez oublié, mais il y en a eu un. Je me méfie de ces fonctions : c'est compliqué. Ce qui était intéressant déjà en 2008, c'était sa transversalité. La vie nocturne, ce n'est pas que de la culture, c'est de l'économie, de la sécurité ou de l'insécurité qu'il faut gérer, mais c'est aussi le marqueur d'une ville. La question n'est pas de vouloir être Amsterdam ou Tokyo, c'est pas ça l'objectif. C'est qu'il y a aussi dans une société du plaisir à partager dans une vie nocturne, pourvu qu'elle ne vienne pas trop déborder sur ceux qui veulent dormir la nuit. On a une charte de la vie nocturne à Lyon, conduite par Jean-Yves Sécheresse. Elle pose aussi la question de la mobilité : tout le monde n'a pas une bagnole, ou ne vient pas en vélo la nuit. Se pose la question des horaires des transports en commun : avec le Sytral on a étendu des horaires à certains moments, et il faudra renforcer cela. Car l'insécurité ou les incivilités se passent souvent entre le moment où un lieu de vie nocturne ferme et la reprise du premier métro à l'aube. Il faut que l'on ait ça en tête. On pensait aussi faire des bons de retour à la maison pour les gens qui n'ont pas les moyens de rentrer chez eux. La vie nocturne, il faut en avoir une vision globale, elle est indispensable, et encore plus avec le changement de moyenne d'âge de notre ville... Quand j'étais étudiant, dans les années 70, si on voulait boire un coup la nuit il n'était pas rare de finir au buffet de la gare ! Il y a 150 000 étudiants à Lyon : il faut trouver des lieux pour la jeunesse, il faut l'organiser car le pire c'est quand elle s'organise de manière anarchique. Il faut la réguler, la maîtriser. Et le faire avec les acteurs.

L'ENTREPREUNARIAT PRIVÉ, UN ACTEUR À PART ENTIÈRE

La danse ?

GK : C'est pas la danse pour la danse. C'est la manière dont Dominique Hervieu a abordé ça. Voyez, si on n'a pas des lieux de création, de résidence... On peut parler de l'influence qu'une ville peut avoir sur la création : l'attractivité ce n'est pas juste, venez-ici. C'est pourquoi je viens ? Je le redis : the place to be. Parce que là,

j'aurais un outil pour ma résidence et les moyens de faire une création qui sera présentée ici et tournera ensuite dans le monde. Dominique par tout ce qu'elle est, tout ce qu'a été son engagement dans la danse, elle porte ça. On n'a pas fait la Maison de la Danse à 100M€ en 2014 – je me souviens d'un rendez-vous au ministère, avec le DRAC de l'époque et Dominique Hervieu, et on m'a regardé en me disant : « monsieur l'adjoint, est-ce que vous pensez vraiment qu'après la Philharmonie, qu'après le Musée des Confluences, on va encore lancer des projets à 100M€ ? ». Fin de l'aventure. C'est là qu'on avait proposé la Fabrique, on pouvait le faire à 25M€, et les Ateliers de la Danse sont un prolongement de ça. Mais il faut des hommes et des femmes pour ça. La danse est accessible à tout le monde, alors qu'aller écouter un texte au théâtre ne l'est pas toujours. Ce sont les corps qui parlent, c'est une émotion différente. Mais on n'a pas parlé des musées ? On a recombina nos musées...

Vous avez dit lors du débat du premier tour que le temps des musées monoculture était terminé.

GK : Absolument. C'est fini. On ne va pas revenir sur le Musée des Tissus. Je vous garanti qu'à un moment ou à un autre, ce que l'on avait proposé reviendra – une triangulation de ce musée avec ces formidables collections, et s'il y en a un qui connaissait bien à l'époque ce qu'il y avait dedans, j'étais bien un de ceux-là. On ne fait pas un musée élitiste qui n'intéresse que quelques personnes. J'ai appris très vite au cours de ma vie que non, ce qui m'intéresse moi n'intéresse pas tout le monde.

Il y a quelques années plusieurs articles parus dans la grande presse, *Le Monde*, *Le Figaro*, disaient que la meilleure manière pour un maire de perdre une élection c'était de parler de culture. C'était encore vrai lors de la Municipale précédente. La culture a été bannie des débats de Présidentielle. Bannie des grands débats de notre politique. Ça m'a toujours sidéré. Je m'inscris radicalement en faux, par toute mon histoire, car la culture porte une identité. Toutes les formes d'expression culturelle doivent se retrouver dans une cité qui est nécessairement cosmopolite au bon sens du terme. Toute la difficulté, c'est comment mêler tout ça. Je me suis beaucoup investi dans L'Institut Français de Culture Musulmane. On a travaillé ces trois dernières années pour que ce lieu ne soit pas un lieu à part mais participe à la vie culturelle de la Ville, travaille avec les musées et les bibliothèques pour que des expositions puissent être décentrées là-bas. Voilà une conception de la culture engagée que l'on peut avoir dans une ville. Ce n'est pas parce que l'on ne va pas à l'Auditorium que l'on n'a pas envie de découvrir Mozart. Les Odyssées que Serge Dorny avait fait à l'Opéra l'ont montré.

Exigence, car c'est elle qui nous fait progresser, et proximité : la politique culturelle que je porterais a cette vision totale intégrée à l'ensemble du projet de cette municipalité. Parce qu'on a un héritage, et quand on en a un, on ne le dilapide pas. Notre ambition c'est de le faire fructifier. Ça demande des lignes de force, pas juste des aménagements rubrique par rubrique. Ça ne peut être que global.

LG : J'aimerais ajouter un mot sur l'entrepreneuriat culturel : on a cette chance à Lyon d'avoir à la fois des institutions publiques, des acteurs associatifs et des acteurs privés, en mesure de monter des lieux ou des festivals. C'est la force de notre projet : créer un écosystème favorable où chacune de ces trois entités arrive à trouver sa place. Il y a cette volonté de laisser l'entrepreneuriat privé être un acteur à part entière. Et je crois que nous sommes le seul projet à favoriser ce type d'écosystème le plus large possible où chacun à sa place.

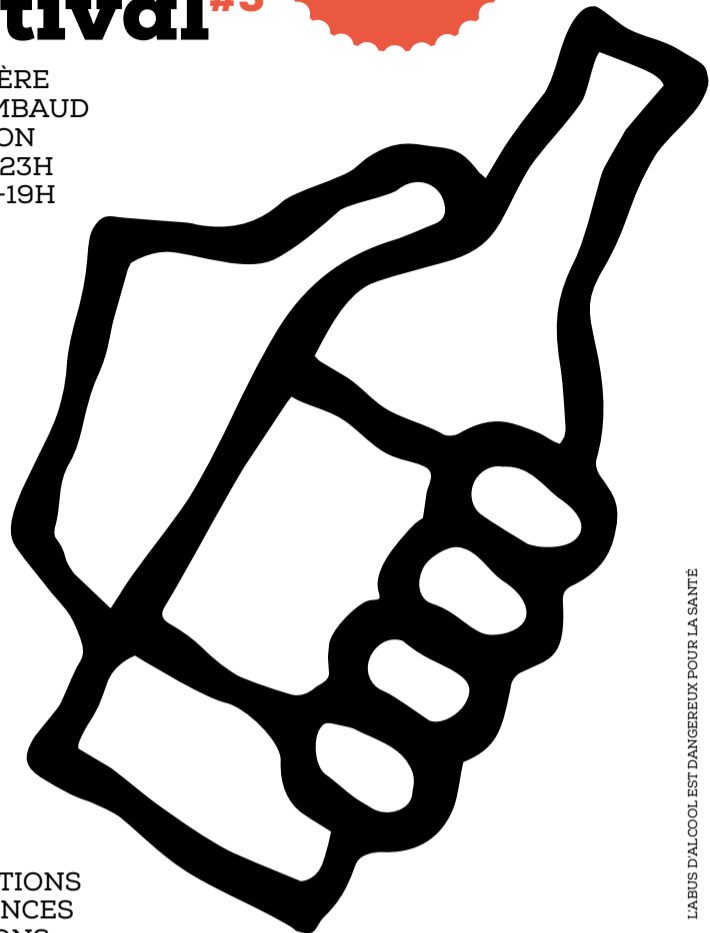
lyon bière festival #5

31 oct
1^{er} nov
'20 à la
sucrière

LA SUCRIÈRE
QUAI RAMBAUD
69002 LYON
SAM 12H-23H
DIM > 12H-19H

www.lyonbierfestival.fr

VENTES
DÉGUSTATIONS
CONFÉRENCES
ANIMATIONS
GASTRONOMIE
STREET FOOD



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ

Tape m'en cinq !

CINÉMA PB N°988 DU 24.06 AU 07.07.2020

LE FILM DE LA SEMAINE

NOUS, LES CHIENS

Abandonné par son maître, un brave toutou domestique se voit heureusement adopté par une meute de ses congénères errants. L'instruisant des dangers de sa nouvelle condition, ceux-ci lui font aussi miroiter une liberté jusqu'alors insoupçonnée. Commence un voyage initiatique...

PAR VINCENT RAYMOND



Une posture Corée graphique

Il faut désormais compter avec un nouveau membre (bicéphale) dans le cénacle de l'animation asiatique. N'ayant rien à envier à leurs confrères nippons, les Coréens Sung-yoon Oh et Lee Choonbaek signent en effet ici un conte contemporain où l'on retrouve autant l'aspiration à l'essence sauvage et la fatalité épique de London qu'une célébration de la nature hors de l'aliénation des Hommes si chère à Thoreau, Miyazaki ou Takahata. Mais aussi en filigrane – et c'est sans doute ce qui fait son originalité – quelques caractéristiques politico-sociales propres à leur pays. À commencer par l'évocation de la partition entre le Nord et le Sud et l'existence de la Zone démilitarisée "tampon" entre les deux Corées, frontière immatérielle autant qu'absurde pour des chiens. Et puis la situation de ceux qu'on ne veut pas (plus) voir et sont chassés du paysage parce qu'ils ne n'ont plus la faveur de leurs capricieux propriétaires ou gâchent le

tableau urbain... Qu'il s'agisse de chiens ou de pauvres, leur invisibilité organisée est la même ; il ne leur reste plus qu'à trouver la parade pour survivre en conquérant leur Eldorado – Parasite et Nous, les chiens, même combat.

Jouant sur l'anthropomorphisme autant qu'elle incite à épouser l'affect canin, cette fable cultiverait-elle le paradoxe ? En réalité, ce grand écart est l'une des clefs de son accessibilité à un public débordant le cercle enfantin. On comprend que le distributeur The Jokers (tiens tiens, le même que Parasite) ait attendu sans fléchir ni céder aux sirènes des plateformes que les salles rouvrent pour soumettre ce film totalement familial à la foule des spectateurs. Cette patience mérite d'être payée en retour.

▼ NOUS, LES CHIENS

Un film d'animation de Sung-yoon Oh & Lee Choonbaek (Cor du S, 1h42)

STREET ART
GRAFFITIS
TAGS COLLAGES
SCULPTURES
MOSAÏQUES
FRESQUES
INTERVIEWS
ET PORTRAITS
D'ARTISTES
BALADES



Guide disponible
sur lyoncityguide.fr

HÉTÉ
ROCLITE

DRAME FILLES DE JOIE

Axelle, Dominique et Conso, trois voisines du Nord de la France, franchissent la frontière belge chaque jour pour proposer leurs faveurs en maison close afin d'améliorer un ordinaire misérable. Les rêves en berne, l'usure morale le dispute à la déchéance physique et au mépris des proches...

PAR VINCENT RAYMOND

Comme chez Brassens, « c'est pas tous les jours qu'elles rigolent/Parole, parole », les trois "filles" du titre. La joie reste sous cloche dans ce film à la construction aussi subtile que décalée, rendant bien compte de la situation bancale de chacune au sein du groupe, autant que de leur individualité. Nous ne sommes pas ici dans l'habituel configuration des filières de l'Est ou du Sud et des portraits de filles réduites en esclavage par des réseaux mafieux, puisque ces travailleuses du sexe n'ont pas de souteneur. En apparence, seulement : l'argent qu'elles gagnent si péniblement ne leur profite pas, servant à nourrir la mère azimutée et les gosses de l'une, financer les extras des enfants ingrats de l'autre, alimenter les rêves chimériques d'extraction sociale de la troisième... La prostitution est rarement un choix, et le trio



Après le confinement, on a parfois oublié les automatismes au volant

composé par Frédéric Fonteyne & Anne Paulicevich ne s'y adonne pas par plaisir. Ce qu'il révèle surtout d'un point de vue sociologique, c'est que le recours au commerce de son corps, jadis réservé aux plus pauvres des plus pauvres, à ce quart-monde hugolien peuplé de courtisanes phtisiques et de demi-mondaines vieillissantes, touche à présent les classes moyennes, où il est d'une tragique banalité. En soignante des corps, Noémie Lvovsky

livre une interprétation à mille lieues de son rôle de nonne chez Martin Provost mais qui sonne aussi juste. Quant à Sara Forestier, bouillonnant de vie et d'exaltation, elle habite comme à l'accoutumée son personnage avec une douleur presque communicative.

▼ FILLES DE JOIE

Un film de Frédéric Fonteyne & Anne Paulicevich (Fr-Bel, int.-12 ans avec avert., 1h21) avec Sara Forestier, Noémie Lvovsky, Annabelle Lengronne...

BIOPIC L'OMBRE DE STALINE

Comment la famine du Holodomor provoquée par le régime soviétique fut révélée par un journaliste au monde qui ne le crut pas... Agnieszka Holland réhabilite la mémoire de Gareth Jones, aventurier de la vérité, dans un biopic épique et à la Lean, point à la ligne.

PAR VINCENT RAYMOND

Londres, 1933. Ex-conseiller de l'ancien Premier ministre Lloyd George, le journaliste Gareth Jones décide d'aller à Moscou pour interviewer Staline sur les prodiges accomplis par l'économie soviétique, vantés par la presse. Sur place, il contourne la propagande et découvre la réalité...

« Le premier qui dit la vérité, il doit être exécuté », chantait jadis Guy Béart sur un air presque guilleret adoucissant le propos de sa cruelle morale. Tragique est la destinée des lanceurs d'alertes ! Soit ils sont moqués ou ostracisés ; soit on leur réserve un sort plus funeste en tentant de les museler voire de les éliminer. La condition actuelle de Chelsea Manning, de Julien Assange, de Edward Snowden ; la fin cruelle du docteur Li Wenliang prouvent que les choses n'ont guère changé depuis les temps archaïques. Ni depuis Gareth Jones (1905-1935).

L'ŒIL DE MOSCOU

Agnieszka Holland poursuit avec ce dernier son voyage à travers l'histoire politique si mouvementée du XX^e siècle, déjà documenté dans *Le Complot*, *Europa Europa*, *Sous la ville...* Peut-être a-t-elle d'ailleurs trouvé en la personne de ce journaliste qui fut le premier à interviewer Hitler après son élection (ainsi qu'à alerter sur la menace qu'il représentait) et à avoir l'instinct de percer le paravent soviétique, le plus discret et le plus parfait des témoins. Quand les correspondants de la presse étrangère basés à Moscou vivants dans une corruption obscène, se faisaient les complices objectifs du régime en repro-



© Robert Paika / Film Produktion

Attention, il va mitrailler

duisant les mensonges officiels – en les amplifiant parfois pour des raisons idéologiques à l'instar de l'Américain William Duranty –, Jones agit en témoin absolu de son temps. Un témoin oublié, mais intègre et non aligné en cette année 1933 ô combien décisive, où il convenait de choisir entre la peste brune nazie et le rouge sang stalinien. Soit bien avant que Gide n'effectue son propre voyage et ne rédige son désenchanté *Retour de l'U.R.S.S.* (1936).

La cinéaste compose ici un grand film épique, assumant un certain classicisme et une grandiloquence nécessaires, qui n'est pas sans évoquer ces fresques étourdissantes jadis tournées par David Lean – les ombres de *Jivago* et de *Lawrence* pèsent autant que celle de Staline. Et si quelques extrapolations à la marge renforcent sa dimension héroïque (comme la rencontre entre George Orwell et Gareth Jones, probable mais non avérée), la

trame historique que le film suit s'avère dramatiquement authentique.

Révélant les effets épouvantables de la famine, la confiscation des récoltes et la distribution de pain à des foules hagardes (l'album d'Hergé *Tintin au pays des Soviets* paru en 1929 présente des scènes similaires), *L'Ombre de Staline* respecte la décence des victimes, Agnieszka Holland s'intéressant à "celui qui voit" (et qui voit peu, mais suffisamment pour comprendre et rendre compte) plutôt qu'à montrer ce qu'il voit. À bien des égards, son film nous renvoie à notre rapport à l'information et à l'acceptation de la vérité. Les leçons qu'il enseigne dans notre monde médiatique sont encore et toujours valides. À méditer.

▼ L'OMBRE DE STALINE

Un film de Agnieszka Holland (Pol-G-B-Ukr) avec James Norton, Vanessa Kirby, Peter Sarsgaard...

THRILLER THE HUNT

Un groupe de nantis issus d'une même société kidnappe des citoyens apparemment ordinaires pour en faire les cibles d'un safari géant. Mais l'une des proies leur échappe. Un scénario d'anticipation cauchemardesque, une cinglante critique contemporaine. Orwellien et captivant.

PAR VINCENT RAYMOND

Longtemps sur la ligne du rasoir – ce qui, au demeurant, est assez cohérent avec sa tonalité saignante –, *The Hunt* bascule finalement du côté d'une sortie dans les salles obscures. Précisément dès leur réouverture. On pourrait croire à de l'opportunisme d'Universal eu égard à la situation actuelle des États-Unis, au bord de l'explosion à la suite de l'assassinat de George Floyd et des escalades provocatrices de Donald Trump. Pourtant, ce que le film imagine n'est rien d'autre qu'une extrapolation horrifique-satirique de l'état réel d'une société clivée jusqu'à la moelle, où l'hypocrisie d'un politiquement correct de façade peine à masquer les pulsions ségrégationnistes des dominants. Pulsions sans limites, grandissant autant que la fortune et l'hybris des ploutocrates.



© Universal

Attention, elle va mitrailler

DU PLOMB DANS LA CERVELLE

Reprenant ici sous la bannière Blumhouse le principe des *Chasses du Comte Zaroff* (1932) – depuis décliné sous bien des formes jusqu'à *Hunger Games* – Craig Zobel signe une très intéressante variation transcendant les attentes d'un survival par sa forme autant que son

fond. Si ses milliardaires-chasseurs s'avèrent plus stupides que des bidets et caricaturaux dans leurs comportements de néo-yuppies du XXI^e siècle (les *American Psycho* de l'ère UberGAFAs), la charge politique est plutôt bien armée, se fragmentant pour toucher juste en effleurant moult sujets concourants du lumpenproletariat

redneck au sort des réfugiés en passant par les anciens combattants d'Afghanistan, de l'inévitable liberté d'expression à l'inaliénable droit de s'armer comme un char d'assaut, du complotisme rampant à la violence économique. *The Hunt* livre surtout une vision transversale de la société américaine, en définitive moins binaire que l'on suppose, carrossée dans un thriller de baston efficace et portée – c'est encore trop rare pour qu'on le passe sous silence – par deux antagonistes féminines badass. Plus accoutumée des séries, Betty Gilpin campe ici la proie avec une attitude et des mimiques qui donnent envie de la voir dans le rôle de, disons, Harriet Callaghan si jamais un remake de *Dirty Harry* était envisagé.

▼ THE HUNT

Un film de Craig Zobel (É.-U., 1h31) avec Betty Gilpin, Hilary Swank, Wayne Duvall...

“ À
QUOI
PENSEZ
-VOUS ? ”

Une série de
rencontres
et de conversations,
à distance,
entre l'écrivain
Camille de Toledo
et un.e invité.e

Tous les mardis,
à partir du 9 juin 2020
en podcast sur
bit.ly/aquoipensezvous

Les premiers invités :
Anne Simon (recherche),
Sébastien Thiéry (politiste),
Marie Cosnay (prof de lettres),
Denis Cellier (thérapeute)

...

ÉCOLE URBAINE
DE LYON
Université de Lyon



EUROPEAN
LAB

FÊTE DU
LIVRE
DE BRON



+ | LES SENTIERS DE RANDONNÉE

+ | PARC WALIBI



Et si vous visitiez
les Balcons
cet été ?

→ à 30 minutes de Lyon
→ à 1 heure de Grenoble



+ | LES FRESQUES ROMANES DE SAINT-CHEF



+ | LA VALLÉE BLEUE



+ | ESPACE EAU VIVE



+ | LA CITÉ MÉDIÉVALE DE CRÉMIEU



+ | LA VIARHÔNA ET LA VOIE VERTE

Réservez votre
séjour !



+ | LES GROTTES DE LA BALME



+ | LA CITÉ DES PEINTRES DE MORESTEL

© D. Jungers © B. Gillardeau

WWW.TOUSAUXBALCONS.COM



#tousauxbalcons

NUITS DU CANAL « NOTRE FAÇON D'ENFOURCHER LE TIGRE »

Jusqu'au 12 septembre, le théâtre Lulu sur la Colline migre aux Puces du Canal.
Son directeur Michel Bernini nous explique ce qui s'y trame.

PROPOS RECUEILLIS PAR NADJA POBEL

D'où vient cette idée de délocaliser votre théâtre cet été ?

Michel Bernini : Ça fait dix ans que j'ai ouvert le théâtre dans le quartier Jean Macé. Jusque-là, l'été je faisais le festival d'Avignon et ça revenait trop cher, c'est une arnaque totale pour les compagnies : les locations de salle coûtent un bras et les locations de maison ou d'appartement coûtent les jambes donc, quand on revient, on n'a plus de bras et plus de jambes, c'est compliqué. Le problème est qu'en mai juin juillet août, la fréquentation de mon théâtre baisse et, comme j'ai toujours eu envie de faire des spectacles en plein air et que Stéphane Blanchet, le directeur des Puces du Canal, avait envie d'une animation, on a pensé à ça, aux Nuits du Canal. On n'avait plus le choix, il fallait qu'on fonctionne. Ils sont bien gentils avec les normes de sécurité, les masques et les machins mais c'est pas rentable. Un copain a un théâtre de 120 places, s'il applique les normes de sécurité, il n'en reste que 28 ! Il fallait qu'on se réinvente – il paraît que c'est le grand thème en ce moment – et notre façon d'enfourcher le tigre, c'était ça.

« C'est un concept car on est favorable au circuit court, à la récup', on sauve la planète, mais il fallait aussi sauver notre budget d'investissement car on n'avait pas les moyens d'acheter des chaises »

Quelle est la configuration du site et sa programmation ?

Avec les règles de sécurité, sous le chapiteau, quand il pleut, la jauge est de 300 personnes et, à l'extérieur, c'est 450 personnes. Les gens sont assis sur des pneus. C'est un concept car on est favorable au circuit court, à la récup', on sauve la planète, mais il fallait aussi sauver notre budget d'investissement car on n'avait pas les moyens d'acheter des chaises. Tout coûte très cher. On n'a pas d'argent mais on essaye de fonctionner avec des idées.



Des puces, des tigres zébrés... C'est un vrai zoo !

Pour la prog', il s'agit de copains surtout car on a tous morflés le 14 mars quand on nous a dit « c'est bon les gars, nous on est au gouvernement, on va continuer à toucher notre salaire mais vous en revanche vous allez arrêter de travailler, et comme vous n'êtes pas subventionnés, vous allez crever la bouche ouverte ». Donc je veux faire travailler tous mes potes : Jacques Chambon la semaine dernière, puis Jordan Topenas et Jonathan Chiche dans Plein phare (13 et 14 juillet), Alain Chapuis et Marie Blanche dans ToizéMoi fêtent leur divorce (2 et 3 juillet). On va recevoir aussi des têtes d'affiches avec Chicandier qui est cool et drôle et qui commence à bien marcher. Il a la tête sur les épaules et n'a pas un ego surdimensionné. C'est une vraie rencontre. On va faire aussi une soirée, le 4 juillet, spéciale Back to the Future avec mon pote Luq Hamett, directeur du Théâtre Edgar à Paris, qui est la voix française de Michael J. Fox dans le film. Il y aura la DeLorean, on mettra en avant le monde du doublage, le film sera projeté. Ça se passe le

cadre des "Samedi la nuit, en direct du canal", pastiches des émissions Saturday Night Live avec des sketches, des petits films.

Comment s'est passé le début de cette aventure depuis le 11 juin ?

Malgré la météo – il est parfois tombé des boules de pétanque – on a rencontré le public et on est arrivé à l'équilibre. C'est aussi important. On a quand même 40 personnes à faire travailler et à payer par jour (les serveurs, les techniciens, ingénieurs son, lumière, personnels administratifs, les comédiens, les musiciens, la comm'). Des gens nous disent que c'est cher [NdLR : places à 41€ et 58€ selon la catégorie]. Mais on le sait bien car on paye les gens ! On ne demande pas d'argent à Pierre, Paul, Jacques ou à la société mais on essaye de s'en sortir en étant créatif. Ça fait des journées de 20 heures mais c'est pas grave. Ça évite aussi de se morfondre.

NUITS DU CANAL

Aux Puces du Canal (Villeurbanne) jusqu'au samedi 12 septembre

MAISON DE LA *danse*

Saison 2020-21



AUTOMNE DE LA DANSE La Maison des savoirs - La Maison des artistes - La Maison inclusive et solidaire • Ballet de l'Opéra national du Rhin • Kader Attou / Mourad Merzouki • Compagnie XY • Navdhara India Dance Theatre • Yuval Pick • Peeping Tom • José Montalvo • Ballet du Capitole • **FESTIVAL SENS DESSUS DESSOUS** Jan Martens - Flora Détraz - Linda Hayford / Mickaël Phelippeau - Cellule d'essai - Amala Dianor - Kukai Dantza • David Coria / David Lagos • Malandain Ballet Biarritz • Fouad Bousouf • Cirque Le Roux • Ambiguous Dance Company • Companhia Nacional de Bailado • Akram Khan • Jeune Ballet du CNSMD Lyon • **BIENNALE DE LA DANSE** Angelin Preljocaj - Mathurin Bolze

PASS LIBERTÉ À PARTIR DE 3 SPECTACLES

MAISONDELADANSE.COM
04 72 78 18 00 • numeridanse.tv

f t i y
#maisondeladanse

Ministère de la Culture
FRANCE

VILLE DE
LYON

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

GRAND LYON

ÉDITIONS LE CLOS JOUVE

« CRÉER SA PROPRE CHAÎNE DU LIVRE »

Fringants cinquantenaires dont les vies au croisement du militantisme, de la littérature et de la cinéphilie n'ont pas réussi à éteindre les envies et les utopies, Frédéric Houdaer et Philippe Bouvier ont fondé il y a plusieurs mois à la Croix-Rousse une petite maison d'édition farouchement indépendante, Le Clos Jouve, qui fait déjà beaucoup parler. Et vient d'éditer deux textes, bijoux de concision à la résonance politique qui n'ont pas tardé à rencontrer le succès, *Le Jour où la dernière clodette est morte* signé Judith Wiart et *J'essaie de tuer personne* de Sammy Sapin. Rencontre avec deux personnages.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Est-ce bien sérieux de nos jours de monter une maison d'édition ?

Frédéric Houdaer : Oh que oui, et Dieu sait que je ne découvre pas la petite édition. Dans le paysage rhônealpin, il y a des aventures éditoriales qui sont en train de se terminer. Il est vraiment temps que de nouvelles maisons prennent un risque. Pour nous deux c'était une vraie nécessité. Philippe avait déjà une expérience éditoriale en s'occupant de Grains de Sel, moi j'avais dirigé deux collections pour les éditions À plus d'un titre et Le Pédalo ivre et beaucoup publié comme auteur dans des réalités différentes. On a tous les deux 50 ans et c'était le moment dans notre calendrier personnel de nous lancer.

« C'est d'abord l'écriture qui nous touche mais cette dimension existe bien entendu. La synchronicité de la sortie des bouquins dans cette période fait partie des mystères troublants d'une aventure éditoriale »

Philippe Bouvier : C'est aussi l'aboutissement de certains échecs dans nos vies artistique ou professionnelle mais aussi du constat qu'il y a un certain nombre de gens avec lesquels on n'a plus envie de travailler, qui affichent des valeurs et qui dans la vie se comportent comme des salopards. On a donc rompu avec ça, posé un certain nombre de règles entre nous, en partant sur des bases extrêmement précises. La maison d'édition s'est donc créée autant sur des orientations que sur des ruptures. Toutes ces choses nous font gagner énormément de temps. On sait où on habite et ce qu'on veut.

Comment avez-vous défini votre ligne éditoriale ?

FH : En croisant nos parcours de militant et d'éditeur, des références communes, cinématographiques ou littéraires, comme Gérard Guégan, premier traducteur de Bukowski. Il y a aussi les rencontres : en créant une maison d'édition on branche un aimant. On n'a pas non plus les mêmes réseaux, ce qui génère des choses très intéressantes et étonnantes. Souvent les petits éditeurs font l'erreur d'avoir plus de collections que de bouquins et donc une visibilité nulle. On s'est limité à trois sur des champs assez ouverts qui nous intéressaient et ont donné ces trois collections : Sprezzatura, une collection d'essais inédits qui démarre sur des metteurs en scène italiens, Champ Libre, en hommage à Gérard Guégan et aux éditions Champ Libre, où l'on a commencé par une réédition d'un texte sur Antoine Vitez de Jean-Pierre Leonardini, l'un des derniers grands critiques de théâtre. Il y a énormément de bijoux à rééditer. On pourrait d'ailleurs ne faire que ça. Et enfin la collection Bistra, consacrée aux fictions et à la forme courte.

Ph.B : Il y a la volonté chez Clos Jouve, d'à la fois donner la parole à la nouvelle génération et de transmettre, avec au centre un discours témoignant d'une époque où la question culturelle était au centre de l'action politique et où les politiques étaient des gens cultivés... Je n'en dirais



Après ZU et MCF, découvrez les nouvelles lignes pour tester votre vue

pas plus (rires). La maison d'édition n'a pas en soi d'orientation politique mais supporte des valeurs, on ne publie par sur Scola et Vitez par hasard. Un énième livre sur Scola ne m'intéresse pas, il y en a eu quinze. Ce qui m'intéresse dans un livre sur le cinéma italien, ce n'est pas non plus de dire que c'était mieux avant mais ce que ça nous dit aujourd'hui. Et je ne connais pas de journaliste qui soit capable comme Michel Sportisse d'écrire sur le cinéma italien avec une telle connaissance de la littérature et de la politique.

La collection de fiction Bistra semble porter elle-aussi une dimension politique qui d'ailleurs a résonné très fort avec le contexte de ces dernières semaines, à travers Judith Wiart et son expérience de professeure et, pour Sammy Sapin, de soignant.

FH : C'est d'abord l'écriture qui nous touche mais cette dimension existe bien entendu. La synchronicité de la sortie des bouquins dans cette période fait partie des mystères troublants d'une aventure éditoriale.

Ph.B : En effet, c'est troublant. Mais on reçoit énormément de manuscrits - depuis les derniers articles parus dans *Le Petit Bulletin* et *Le Progrès* ces dernières semaines, on en reçoit des kilos, le problème c'est que la plupart des auteurs n'ont même pas pris la peine de regarder ce qu'on fait. Il y a même un type qui m'a appelé en me disant « j'ai été refusé partout », je lui ai

répondu « évitez de dire ce genre de choses, ce n'est pas très engageant » (rires). Certains pourraient politiquement nous intéresser mais n'ont pas le style, ce qui reste notre critère premier.

Comment fonctionne une telle maison en termes d'économie et de diffusion ?

FH : Pour la première fois en douze ans dans l'édition, j'ai fait une demande de subventions (rires). Parce qu'on fait de beaux bouquins chers à fabriquer. Pour une maison comme la nôtre, le modèle économique raisonnable c'est de travailler avec une vingtaine de librairies sur le territoire français, la vente directe sur Internet et la vente en festivals. C'est trop tôt pour travailler avec un diffuseur alors que la chaîne du livre est en train de s'écrouler. Il faut créer sa propre chaîne du livre.

Ph.B : Ce qui est important c'est de ne pas se tromper d'échelle. On a aussi fait le choix d'imprimer en France, on paie tout le monde et on travaille uniquement avec des éditeurs qui défendent l'ensemble du catalogue. Ça se passe très bien puisqu'on vient de faire retirer le Sammy Sapin mais il faut dire aussi qu'on a été particulièrement gâtés par la presse. On a eu un papier dans *L'Humanité* et *La Croix*, les deux derniers quotidiens nationaux indépendants.

Pourquoi ne pas publier de romans dans la collection Bistra ?

FH : Ça peut venir. En réédition ou pas, mais c'est un genre plus délicat à manœuvrer qu'on ne le pense. Ma première publication comme directeur de collection, il y a longtemps, était le premier roman d'une inconnue. On a vendu les 2000 exemplaires tirés en un rien de temps. Le suivant, j'en ai vendu 80. Je n'ai pas compris. Le roman dans la petite édition est dur à défendre parce que c'est un rouleau compresseur. Et il y a tellement de choses à côté du roman, du livre de cuisine et de développement personnel. Pour le roman, il faut qu'on grossisse un peu. Tout est question de calendrier et d'échelle.

Il est donc plus facile pour vous de défendre le livre d'un Sammy Sapin ou d'une Judith Wiart, aux formes hybrides, moins conventionnelles et peu visibles ?

FH : Paradoxalement oui. Pour moi, Sammy Sapin c'est de la poésie documentaire. Mais les libraires le défendent, et lui comme Judith Wiart touchent des lecteurs qui ne lisent pas ce genre de forme habituellement.

Ph.B : On a des réassorts toutes les semaines avec les libraires qui nous défendent. Ça cartonne pas mal. Le Sapin, on en a vendu une dizaine rien qu'à l'hôpital de la Croix-Rousse (rires).

Qu'est-ce qui vous a séduit chez eux au premier abord ?

Ph.B : Il y a un vécu des situations, retranscrit littérairement, mais qui va à l'os. Chez Judith, il y a aussi un aspect générationnel qui touche plein de gens.

FH : Sammy Sapin fait des livres chaque fois différents, de la poésie de science-fiction, des nouvelles fantastiques et là de la poésie documentaire sur son métier de soignant. Les textes de Judith Wiart ont beaucoup circulé sur Internet, elle écrit des choses très différentes avec plusieurs influences en forme courte, de Hervé Guibert et l'autofiction aux moralistes du XVII^e et XVIII^e, ce qui sera beaucoup plus visible dans le recueil suivant. Dans les deux cas, il y a chez ces deux auteurs une vraie acuité et une pertinence du regard et de l'écriture.

Que préparez-vous pour les prochains mois ?

Ph.B : Dans la collection Sprezzatura, un livre sur le réalisateur italien Mauro Bolognini.

FH : Chez Bistra, un livre de Gilles Farcet, qui a déjà beaucoup publié, un auteur sous influence de la beat generation, grand amateur de musique. Ce sont des textes très courts, très personnels, très sobres. C'est quelque part entre la beat generation et Charles Juliet, bizarrement, ce qui est un sacré grand écart (rires). Ça s'appellera *Face contre terre* et Farcet y est vraiment dans l'arrachage de masque, mais il opère sur lui, sans anesthésie. Là encore, c'est une écriture à l'os. Il y aura également un livre consacré à Yannick Bellon, un cinéaste importante des années 70-80. On a beaucoup parlé d'Agnès Varda mais il n'y a pas qu'elle, juste derrière il y avait Yannick Bellon et jusque-là aucun bouquin ne lui a été consacré. C'est un programme un peu plus chargé que prévu. L'idée c'est que chaque année chaque collection soit représentée par au moins deux livres. Le luxe d'un petit éditeur, c'est d'avoir un peu de flexibilité en matière de publication.

FICTION

ON ACHÈVE BIEN LES CLODETTES

Avec *Le Jour où la dernière clodette est morte*, paru aux toutes fraîches Éditions Le Clos Jouve, la Lyonnaise Judith Wiart livre un court roman fragmentaire qui fait jaillir les souvenirs et les anecdotes existentielles comme autant d'éclats de vie plantés dans un présent à fleur de peau.

PAR STÉPHANE DUCHÈNE

Vous disiez plus haut qu'il manque des maisons d'édition, or on dit souvent que le problème du livre en France est de trop publier, avec pas moins de trois rentrées à plus de 500 romans notamment ?

FH : Ça n'empêche pas qu'il manque des maisons d'édition. Les maisons existantes ont tendance à trop rester sur le même créneau : le roman, le roman, le roman... La littérature croûle sous le roman et tant mieux parce qu'il y en a de très bons. Mais il y a tellement de choses à faire avec tout le reste. Depuis que je publie j'ai été aussi bien chez le Serpent à Plumes, Le Dilettante que chez Gérard De Villiers [NdLR, écrivain, journaliste, éditeur et père de la série de romans d'espionnage SAS], j'ai donc tout vu en matière d'édition. Le problème c'est qu'il y a plein d'auteurs qui ont du talent et à qui les gros éditeurs ne rendent pas service. Un Grégoire Damon, un Sammy Sapin, dans les années 70 auraient été défendus et tirés à 3000 exemplaires, ce qui était banal à l'époque et inenvisageable aujourd'hui.

Le rôle d'un éditeur, ce n'est ni de signer un contrat, ni de tailler n'importe comment dans le texte de son auteur. Son rôle est d'entamer un dialogue avec lui. J'ai été publié par des éditeurs qui ont fait ce travail, d'autres non et je sais combien il est indispensable. Dans le cas de Judith Wiart c'a été le cas parce qu'un recueil ça se compose, le tout est qu'il y ait du respect dans ce dialogue. Pour Sammy, c'a moins été le cas parce qu'il écrit et compose à la virgule près, il a déjà fait ce travail. Les auteurs, il faut leur dire les choses, on explique ce qu'on fait, les tirages, les choix, pourquoi ci, pourquoi ça. Bien sûr il y a une hiérarchie dans la chaîne des éditeurs mais elle est à relativiser. Quand on regarde les chiffres, très compliqués à obtenir, de ventes de gros éditeurs, je peux vous dire que des auteurs de la Blanche chez Gallimard qui vendent à moins de 300 exemplaires il y en a un certain nombre. *Le Citronnier* de Samantha Barendson [poétesse et romancière lyonnaise] à l'époque du Pédalo Ivre, je l'ai vendu à plus de 1000 exemplaires. L'important est de construire un catalogue qui donne envie aux auteurs qui nous correspondent de venir à notre rencontre.

Quel est votre regard d'éditeurs sur la période que nous venons de vivre et dont la culture a été et reste le parent pauvre ?

Ph.B : C'est une question qui mériterait d'être développée et je ne voudrais pas faire de raccourci. Ceci dit, je pourrais citer en exemple la dernière intervention de Macron le 14 juin : pas un mot sur la culture. Voilà. Tout est dit. On vit une période étonnante avec une apathie politique de mon camp, la gauche, qui est quand même inquiétante. Heureusement que je m'éclate avec cette maison d'édition, sinon je serais très triste et déprimé (rires). Le reste est à pleurer. Politiquement et syndicalement on est face à un champ de ruines.

Je pense qu'un des principaux décrochages s'est fait entre le monde du travail et le milieu culturel. Il y a eu des liens très forts entre les syndicats, les milieux culturels, la décentralisation, qui ont donné le Festival d'Avignon, créé à l'époque sous une mairie communiste, le Théâtre du 8^e à Lyon aussi, parlons-en puisque Marcel Maréchal vient de disparaître.

Tout ça s'est délité et la transmission ne s'est plus faite. Au niveau syndical, sur ces questions c'est un désastre. La question culturelle permettait aux gens de penser politiquement et syndicalement et de se situer par rapport à ça. C'est pour ça qu'aujourd'hui un certain nombre de gens ne savent littéralement plus où ils habitent. On a du mal à s'imaginer qu'en 1987, les États Généraux de la Culture remplissaient le Zénith à Paris. Et l'entrée était payante ! Mais il y avait encore à gauche, une volonté de changer la société. Aujourd'hui, on prend des pains et on est davantage dans des réflexes de protection. Et non plus dans des postures conquérantes. On a intégré culturellement le fait qu'on est perdant.

↳ ÉDITIONS LE CLOS JOUVE

www.editions-leclosjouve.org

Que l'on veuille bien se rassurer : en dépit du titre du texte dont il est question ici, non, la dernière Clodette n'est pas morte. Il en reste quelques-unes dont l'éphémère gloire pailletée traîne au fond d'une malle à costume sous la forme d'un just'aucorps scintillant d'insouciance 70's que la crise (et une imprudente ablu-tion claudienne) n'allait pas tarder à faire disjoncter. Rideau sur les Trente glorieuses. Au placard les clodettes. Au fond, c'est peut-être l'idée de la clodette qui est morte. Car ce titre, à vrai dire, fonctionne comme une madeleine, un marqueur temporel temporaire.

La chanson *Such a Shame* de Talk Talk aurait-elle ainsi l'étrange vertu d'apaiser les douleurs menstruelles ? Mystère jamais résolu.

SALOPETTE ET POÉSIE

Au fond, ici, au cœur même de la structure éclatée du texte, la mémoire fonctionne en mode pop-up, les souvenirs jaillissent comme des bouées remontées à la surface. Cette écriture fragmentaire donc, dont l'autrice semble vouloir l'éprouver sous toutes les formes ou sous aucune en particulier. Ni poèmes, ni haïkus, ni nouvelles, mais quelque chose comme un recueil de prose courte – c'est



C'est fait de tous petits riens, comme une chanson populaire...

en tout cas ainsi qu'il s'annonce. Si bien que le temps ici se fait quantique, joue à saute-mouton, une maille à l'endroit, une autre à l'envers, opère des retours en arrière comme on voyagerait aléatoirement dans le passé et la mémoire dans le véhicule du quotidien.

Tel moment de l'enfance, telle anecdote adolescente sont doucement exhumés. Du premier contact, involontaire, avec la poésie à l'âge de cinq ans autour du mot "salopette" (immédiatement réprimé par l'autorité via une mise au coin) et qui déjà démontre son caractère anticonformiste parce que la poésie « 1- c'est pas très

propre, 2- ça peut causer des ennuis » aux grands questionnements portés par l'âge ingrat : la chanson *Such a Shame* de Talk Talk aurait-elle ainsi l'étrange vertu d'apaiser les douleurs menstruelles ? Mystère jamais résolu. Les parents aussi, les vacances, les fins de vacances, l'école, les amours gagnées et perdues, le corps réfractaire, le vieillissement qui commence par celui des autres, la perte qu'il induit, les gens et leur drôle de manière d'être et d'avoir été, qui n'est pas la nôtre, décidément.

GRAVITÉ ET LÉGÉRETÉ

Et puis il y a le présent parce qu'il n'y a pas de raison que les mots

s'arrêtent à sa porte : celui d'une professeure parfois incroyablement quant à sa fonction et aux destins contrariés germant devant elle sous la forme d'élèves qui pour n'être pas toujours bien partis dans la vie finissent invariablement par s'en aller. Là ce sont comme deux adolescences qui viennent se percuter, celle du souvenir et celle qui se tient là, dans la classe, toute fraîche et débordante de vie, cette adolescence qui ne change pas mais qui n'est plus la même – comme dans ce retour à la fac, voyage incognito de la narratrice en terra cognita, où frappe l'impression que « la scène a les couleurs d'un polaroid du passé sur lequel je serais la seule à avoir vieilli ».

Et au milieu coule ce drôle de rapport, fait d'incompréhension et d'empathie, d'attraction évidente et de répulsion inévitable, qui se noue entre prof et élèves, ces « apprentis ogres » qui vous dévorent le cerveau « sans méchanceté » et dont il est pourtant difficile de se séparer, comme l'écrit Judith Wiart lorsque cette phrase se pose comme un appel à la vocation de l'écriture et du verbe : « J'avais encore deux ou trois choses à leur dire sur la gravité et la légèreté ». Parfait résumé, pour ne pas dire "note d'intention", de ce livre charmant qui serre le cœur autant qu'il l'allège, par petites touches qui transpercent et déchirent ou qui carressent et soulagent un peu.

↳ JUDITH WIART

Le jour où la dernière Clodette est morte (Éd. Le Clos Jouve)

POÉSIE

SILENCE, HÔPITAL

PAR STÉPHANE DUCHÈNE

« **L**e récit non réaliste en poèmes d'une expérience réduite et partielle de quelques années, mes premières années d'infirmier. » Ainsi Sammy Sapin dévoile-t-il le programme de *J'essaie de tuer personne*.

Après avoir œuvré sous diverses formes du côté de la science-fiction, il nous entraîne dans des aventures bien plus périlleuses, celles de la réalité. En milieu hospitalier. Cette réalité qui reste pour chacun de nous de la science-fiction justement.

Ce qui frappe d'emblée c'est la forme, à l'os, de l'écriture, cette "poésie documentaire". Qui nous rappelle que la poésie peut (encore) prendre aux tripes et vous les retourner. Et que les muses peuvent porter des blouses ou des sondes urinaires.

Les choses commencent par un examen, celui d'infirmier qui ouvre le droit d'aller se cogner à la détresse physique des autres, d'apprendre sur le tas, « d'éponger des anus artificiels », de chasser des veines farouches ou détruites, de « dire bonne nuit doucement

j'essaie de tuer personne
sammy sapin
éd. le clos jouve

et se fondre dans l'obscurité », « de se sentir comme cousu dans la peau d'un patient », de faire ça « pour la gloire », faute de mieux. Le tout pour un salaire qui permettra « dans cent quatre-vingt-quatre ans » d'acheter « une toute petite villa sur l'île de Ré ».

En 72 fragments, 72 instantanés, comme autant de tentatives réussies de piquer une veine, Sammy Sapin, en quelques mots à nous téléporter dans la vie de ceux que le cynisme appelle « héros en blouses blanches » avant de rabattre le tapis sur leurs problèmes, leur solidarité et leur solitude.

Une toute petite partie, car, prévient l'écrivain-infirmier en ouverture : « il y a certaines choses qui ne sont pas dans ce livre, certaines choses dont je n'ai pas pu parler car ça m'était impossible ». Car sous les textes, sous les revendications, derrière les images à la télé, il y a tout ce qui n'est pas vu, toute ce qui ne peut pas être dit, qu'on couvre avec des applaudissements, parce que personne ne veut l'entendre.

↳ SAMMY SAPIN

J'essaie de tuer personne (Éd. Le Clos Jouve)

POP

« ON NOUS A SOUVENT TRAITÉ DE BRANLEURS »

Après sept ans d'existence, le duo lyonnais Animali, composé de Julien Jussey et Benjamin Richardier vient juste de publier son premier album, *Mary D. Kay*, prenant le temps nécessaire pour trouver son équilibre. Et d'entamer une réflexion sur ce qu'est être un groupe émergent en 2020 et la pertinence de continuer à sortir... des albums.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Animali a été fondé en 2013, a publié deux EP, pourquoi autant de temps avant ce premier album ?

Benjamin Richardier : en fait, on a commencé à enregistrer il y a longtemps, il existe plusieurs versions des morceaux du disque, le temps de trouver un son qui nous convienne. On a beaucoup recommencé.

Julien Jussey : On avait aussi moins de temps pour travailler ensemble. Ben a eu un enfant. Moi, j'ai pas mal tourné, notamment avec Erotic Market, j'ai monté un deuxième studio, ce qui a pris beaucoup de temps [NdLR, il a aussi repris la direction exécutive du studio villeurbannais Mikrokosm, fondé et toujours supervisé par Benoît Bel]. Il y avait là une volonté de sortir le groupe du cycle de l'intermittence où il faut tourner pour avoir des cachets, sortir des disques rapidement pour pouvoir tourner. Ça fait prendre de mauvaises décisions. On a donc choisi de prendre le temps sans se soucier de comment on gagne notre vie.

De quelle manière a évolué le groupe depuis toutes ces années ?

JJ : On fait de la musique ensemble depuis le collège mais le groupe s'est monté autour d'amis et on était dans un truc de partage, notamment pour le premier EP. Nos personnalités à Ben et moi se sont imposées et on a un peu souffert des concessions que la notion de groupe implique. Naturellement, Animali s'est recentré autour de nous deux. Mais au fond, ça a toujours été un duo.

BR : Le fait de se retrouver tous les deux nous a fait sortir de la dimension récréative du groupe. D'ailleurs, j'ai fait un peu de résistance au début parce que j'aimais ce côté foutraque.

JJ : On nous a beaucoup traité de branleurs à l'époque. Ce qui était vrai parce qu'on se marrait plus qu'autre chose. Mais on s'éloignait de ce qu'on avait envie de raconter d'une manière plus profonde. L'album aujourd'hui a été pensé et réalisé beaucoup plus sérieusement. Quand on fait quelque chose qui sort des tripes, ça touche davantage les gens. Avant, on survolait les choses et sans doute les auditeurs aussi.

Ce qui frappait sur ces EP, c'était cette gémellité avec un groupe comme les Flaming Lips. On peut même parler de mimétisme, dans les titres des chansons, le côté à la fois flamboyant et bricolé, très ludique.

JJ : Justement parce qu'on survolait les choses, on s'amusait. C'est un groupe qu'on a énormément écouté et on aimait cette attitude sans vraiment faire la synthèse de nos influences qui du coup étaient très visibles.

BR : Moi j'avais vraiment ce fantasme



Oui, mais à 4 mains...

d'un truc à la Flaming Lips, ce côté barré recouvrant des textes sombres. Si c'était si visible, c'est chouette parce que ça veut dire qu'on s'est un peu approché de ça (rires). Pour cet album, on n'est pas parti avec quelques chose de préétabli avec le besoin de coller à un style. On n'a plus besoin de ça.

Benjamin, tu parlais des thématiques sombres des Flaming Lips, tu écris les textes et sur *Mary D. Kay* on retrouve ce registre qui porte un regard très noir sur la société.

BR : C'était déjà le cas avant, mais j'y suis allé avec une approche plus sérieuse, plus investie. Il n'y a plus de chansons foutraques qui ne veulent rien dire. J'arrive toujours à les raccrocher à cette idée de société qui se casse la gueule ; sans parler pour autant d'album concept.

Votre musique, très colorée, psychédélique, semble venir contrebalancer la noirceur des textes...

JJ : Je ne trouve pas. Quand j'écoute l'album, je trouve que les titres sont assez sombres au contraire. J'ai besoin que la musique me fasse un peu mal, un peu de peine et, même si le rythme est entraînant, de cette dose de mélancolie. Je trouve le disque très mélancolique. Après, je reconnais qu'il y a des choses très arrangées, des violons, et je pense que ces arrange-

ments y sont pour beaucoup dans cette impression.

BR : Moi, au contraire, je ne trouve pas qu'on fasse des choses spécialement sombres, dans la rythmique, les suites d'accord majeur. J'ai l'impression qu'on pourrait trouver énormément d'albums avec des textes moins sombres et une musique plus plombante que le nôtre. Ce contraste entre le texte et la musique je le perçois aussi.

Julien, le fait de travailler en studio, de réaliser, d'enregistrer des groupes, a-t-il eu une influence sur l'évolution du son du groupe ?

BR : Ben ouais, pourquoi tu crois qu'on réenregistre tous les titres trois fois ? (rires)

JJ : Je passe mes journées à enregistrer plein d'instruments, à créer des arrangements, mes techniques changent, mes envies changent, il y a des choses qui m'inspirent. Mais de la même manière que l'écoute d'un nouveau disque. Le revers de tout ça, c'est qu'en étant à demeure en studio, on a tendance à tout refaire indéfiniment. Je me dis « tiens, je pourrais changer ça ». Et le problème c'est que je peux le faire ! (rires) Je dois lutter pour finir. L'idéal serait de pouvoir prendre deux jours pour enregistrer et sortir le titre que j'ai dans la tête depuis deux semaines.

C'est pour cette raison que l'album a été précédé de pas moins de cinq singles ?

BR : C'est d'abord une question de promo, de label, de stratégie pour les réseaux sociaux. Même si avant l'album, on avait eu cette idée de ne sortir que des singles mais on n'a pas trouvé le moyen de mettre ça en œuvre.

JJ : C'est parti aussi du fait qu'on a été SpotifyNewTalent en 2019, ils nous ont expliqué comment tirer son épingle du jeu sur cette plateforme. Et sortir des titres régulièrement donne une certaine visibilité, via le playlistage notamment. Aujourd'hui, les gens consomment la musique différemment. En France notamment, l'économie du disque est encore trop attachée à l'album : pour les financements, les médias. Sortir de ce schéma pourrait permettre aux artistes d'être plus productifs quand ils le veulent. Les plateformes le permettent. Pourquoi ne pas sortir trois titres qu'on a sous le coude sans attendre l'album ? À quoi bon continuer à sortir un disque douze titres alors que les gens écoutent plutôt des playlists ?

Le fait d'avoir fait une croix sur la professionnalisation semble vous avoir enlevé un poids considérable.

JJ : Oui, parce qu'on fait les choses dont on a envie, sans pression. Un intermittent a besoin de jouer mais ça

vite fait d'épuiser un groupe. Tourner avec Erotic Market a été génial, mais on s'est retrouvé à jouer en Suède devant 100 personnes. Tu gagnes un cachet mais tu as perdu trois jours et est-ce que tu es plus connu pour autant ? Une tournée de 40 dates ça impressionne toujours mais si c'est jouer dans des caf'coç' devant des gens qui n'écoutent pas... Il ne faut pas négliger la qualité des dates. L'idée de gagner sa vie autrement permet d'aborder tout ça plus sereinement. On a des propositions de concerts pour 2021 et on va décortiquer ça tranquillement. Spotify permet notamment de cibler les villes où il y a le plus d'écoute, de cartographier une tournée en s'appuyant sur les gens qui aiment vraiment notre musique. Au final, c'est moins de dates mais ça a plus de sens.

ANIMALI

Mary D. Kay (Archipel / Mikrokosm)

CRITIQUE



Lorsqu'on a découvert l'existence d'Animali au milieu de la décennie passée avec deux EP aux titres échelonnés, *The spark*, and three others

poorly-produced pieces of music et *This plane's going down, are we all gonna die ?*, on avait été immédiatement frappé, et très fort, par le sentiment de voir germer une sorte de jumeau français des flamboyants et détraqués Flaming Lips.

Ainsi que par le naturel déconcertant, et surtout le talent, avec lequel le groupe assumait la chose sans jamais risquer de souffrir de la comparaison. Mais au fond, ses membres l'avouent bien volontiers aujourd'hui, tout ceci n'était pas bien sérieux. Les années passant, Julien Jussey et Benjamin Richardier ont su et voulu se dégager de cette tutelle à l'ombre de laquelle ils allaient forcément tourner en rond.

Cela pour livrer le très classieux *Mary D. Kay* qui continue d'étaler des préoccupations pas toujours réjouissantes (du genre : le monde court à sa perte et ne trouve rien de mieux que d'accélérer) déjà présentes il y a cinq ou six ans, mais pétries avec davantage de soin et de profondeur. Évoluant au passage vers un classicisme pop qui a su conserver un peu de sa troublante folie, de son mystère et de sa schizophrénie : allez donc déterminer si l'on a affaire ici à un disque rassérénant ou enclin à nous jeter dans des abîmes de désespoir – parce qu'en fait un peu, et même beaucoup, des deux.

Entre pièces montées de cordes (*Able Archer*, *Genetic Bomb*), easy listening couleur Californie (*Goodbye Sunday Aerobics*), envolées cosmiques (*The Acrobats*), mélodies ascensionnelles crypto-soft rock (*Connie & Blyde part.1*) ballades lancinantes (*Survival of The Filthiest*, *Connie & Blyde part.2*) et basses rondes comme des queues de pelles (un peu partout), Animali nous étourdit dans un bel entrelacs d'injonctions contradictoires. Et vient poser des couleurs sur sa (notre) mélancolie. Un arc-en-ciel sur sa gravité.

ESCAPADE

PÉDALER EN BOURGOGNE

Les touristes internationaux ne sont pas tous revenus et n'ont pas encore envahi l'œcuménique Taizé, les hôtels n'affichent pas complet : la Bourgogne est calme et tranquille en ce début d'été. Il est l'heure d'improviser une boucle à vélo de trois à quatre jours. 145 km de Mâcon à Mâcon via Chalon, en passant par la première voie verte de France. Attention, enchantement en vue accessible aux non-sportifs !

PAR NADJA POBEL

Mode d'emploi :

COMMENT Y ALLER ?

Vous n'avez pas de voiture ? Tant mieux ! Vous pouvez embarquer votre vélo dans le TER. Il faudra tout de même faire preuve de patience car, s'il n'y a pas de surcoût, il n'y a pas non plus de réservation possible. Mieux vaut arriver tôt sur le quai et éviter les heures de pointe. Espérer aussi que vous aurez droit à des rames neuves (qui ne nécessitent pas de gravir trois très hautes marches) et que le quai soit accessible par ascenseur ou pentes douces (sinon bonne chance pour porter votre matos). Si tout cela ne vous effraie pas, il n'y a plus qu'à rallier Mâcon. 47 minutes depuis la Part Dieu. Il y a même des départs de Vaise pour être plus relax. Et si vous partez en voiture, parking gratuit longue durée à la gare de Mâcon.

QUEL VÉLO ?

Pas de besoin spécifique. Mieux vaut avoir un porte-bagages pour poser les sacoches. Un VTC à 6 vitesses suffit amplement d'autant que le dénivelé est très faible. Quelques bosses et basta. La voie verte vous ouvre les bras – le tronçon entre Cluny et Givry constitue même la première du genre en France, aménagée en 1997. Impeccablement fléché sur une ancienne voie ferrée, ce chemin nécessite toutefois des pneus plus costauds et moins fins qu'un vélo de route. La partie ouest (Mâcon / Chalon) traverse Cluny, Cormatin, les bourgs médiévaux de Buxy et Saint-Gengoux-le-National. Dans la partie est, c'est une voie bleue qui longe la Saône sans la moindre embûche au milieu des vignobles du Mâconnais (Viré-Clissé, Uchizy...) en passant par Tournus et l'abbaye Saint-Philibert



Tracer la route immergé dans le vignoble du Mâcon-Azé



Saint-Gengoux-le-National



Tunnel du Bois-Clair

Les étapes :

MÂCON

Les pieds dans la Saône, la préfecture de Saône-et-Loire fait la bascule entre Auvergne-Rhône-Alpes et la Bourgogne. Flanquée de vestiges de la cathédrale Saint-Vincent, la ville témoigne de la grandeur de son passé roman. Les édifices religieux de ses voisines à Chalon et Tournus sont encore debout et composent la sainte trinité d'un maillage de plus de 120 petites églises dans ce mâconnais à découvrir tout au long du parcours qui épouse aussi la vie de Lamartine né ici en 1790 et qui passa son enfance tout près, à Milly, devenu au début du XX^e siècle Milly-Lamartine. Il repose à côté, à Saint-Point où se visite aussi son château.

CLUNY

Avant d'en arriver là, il aura fallu sortir de Mâcon (c'est rapide) et débiter cette voie verte où jaillit sur votre gauche, Solutré. L'éperon rocheux où se rendait chaque dimanche de Pentecôte François Mitterrand bien avant (et pendant) sa présidence de la République, fascine par sa majestuosité et sa dangerosité apparente. Plus en avant se présentent quelques raidillons, histoire de se souvenir que la terre est plate sauf exceptions, et le tunnel du Bois Clair. C'est une joie enfantine de découvrir ce lieu fermé du 30 septembre au 15 avril (pour préserver les chauves-souris durant la période d'hibernation), ces 1600 mètres humides et modérément éclairés constituent le plus long tunnel mode doux d'Europe. Celui sous la Croix-Rousse, sans âme et de longueur égale



Château de Cormatin, ses douves, son labyrinthe



Se parer du Maillot Jaune entre les blés : c'est l'été !

n'a qu'à aller se rhabiller. Un œil sur l'imposant et haut perché château de Berzé et voici enfin Cluny, cité où, à l'orée du 2^e millénaire, et pendant deux siècles, des hommes d'Église se sont parés d'or et ont influencé tout l'Occident. Le cloître et l'ensemble de ce qu'il reste après pillage révolutionnaire, se visite longuement comme ce farinier, magnifique construction courbée, comme un bateau renversé, en bois de châtaigner dédaigné par les araignées.

CORMATIN

Sur une route plate d'à peine 13 km, prendre le temps de dévier par Taizé, cité œcuménique brassant des milliers de pèlerins habituellement et vide dans l'ère post-Covid. Bénédiction. De quoi mieux apprécier les plus que charmantes maisons de pierres qui peuplent cette mini commune et sa voisine moins gloriifiée, Ameugny. Cormatin est en contre-bas. Et mérite d'y faire étape pour la nuit. Car le gigantesque château au milieu du bourg est le lieu le plus visité du département. 70 000 curieux s'y rendent chaque année pour visiter ce qu'un trio d'archivistes, historiens et historiens de l'art ont rénové à bout de bras dès les années 80 quand cet édifice du XVII^e, où fut rédigé le premier livre de recettes moderne, a été débroussaillé. Ils ont rendu le faste au splendide jardin notamment. À vous de jouer à *Shining* dans le labyrinthe de buis pendant que du haut de la tour volière, un autre vous surveillera. Ceint d'une douve reconstituée, entourée de bosquets parfaitement taillés et d'un petit théâtre à ciel ouvert, ce lieu est plus qu'étonnant. Et dit aussi, dans une expo annexe, comment l'État les abandonne. Ce château ne vit bientôt plus que des oboles des touristes. Début XX^e, il fut la propriété du directeur de l'Opéra de Monte-Carlo et chaque été une œuvre était chantée dans le parc sous la direction de Massenet. Saint-Saëns, Caruso passaient par là. Aujourd'hui, il en reste des témoignages photo dans les stupéfiantes salles intérieures restaurées.

TOURNUS

Avant Chalon, de belles haltes peuvent s'effectuer dans les médiévales Buxy et Saint-Gengoux-le-National (ah ces clochers rattachés à une tourelle par une passerelle !) et la néo-classique Givry. Les plats du jour y coûtent à peine trois demis de bière lyonnais. Chalon, malgré son île Saint-Laurent étouffé par sa circulation. Il est temps d'emprunter la voie bleue, 66 km pour boucler la boucle à Mâcon sur de petites routes planes de la plaine alluviale du pays chalonnais. Pour couper le parcours, Tournus est idéale avec ses ruelles de 2000 ans d'histoire et son abbaye quasi intacte sans compter ses chefs étoilés pour se congratuler d'avoir quitté Lyon et pris ce bol d'air vélocipédique ô combien vivifiant !

QUE LIRE ?

- Guide du Routard, *La Bourgogne du Sud à vélo*
- Et les écrits d'Alphonse de Lamartine avec ses poésies de *Nouvelles Méditations* ou son roman *Le Tailleur de pierre de Saint-Point*, à moins que vous ne préférerez *l'Histoire des Girondins* en huit volumes de celui qui fut aussi un homme politique de haut-rang (à gauche)

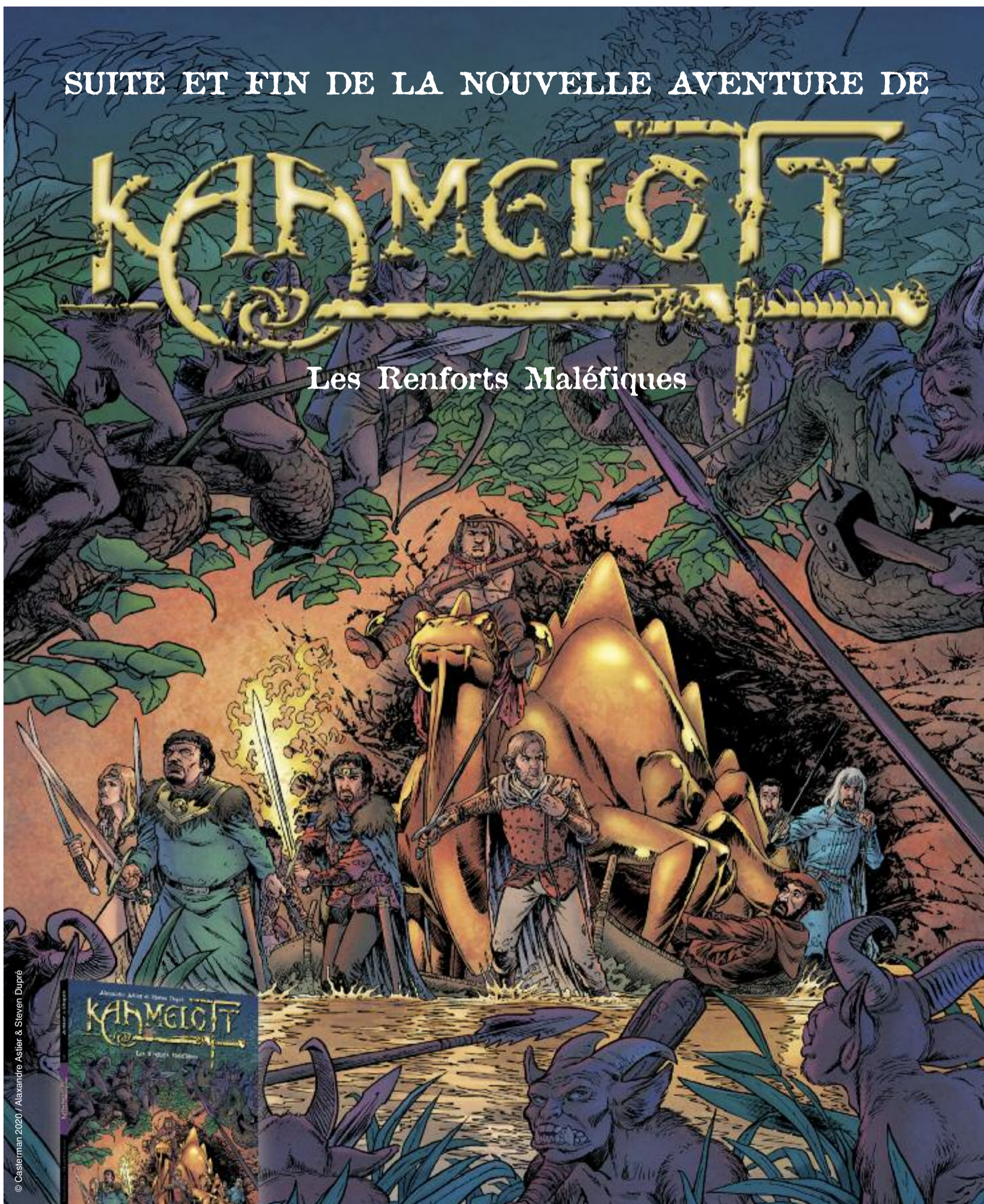
FRANCE VÉLO TOURISME

www.francevelotourisme.com/itineraire/bourgogne-du-sud-chalon-sur-saone-macon

SUITE ET FIN DE LA NOUVELLE AVENTURE DE

KAHMGLOTT

Les Renforts Maléfiques



© Casterman 2020 / Alexandre Astier & Steven Dupré



Une bande dessinée d'Alexandre Astier et Steven Dupré

EN LIBRAIRIE

casterman